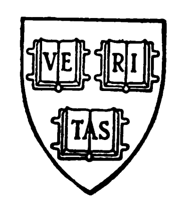
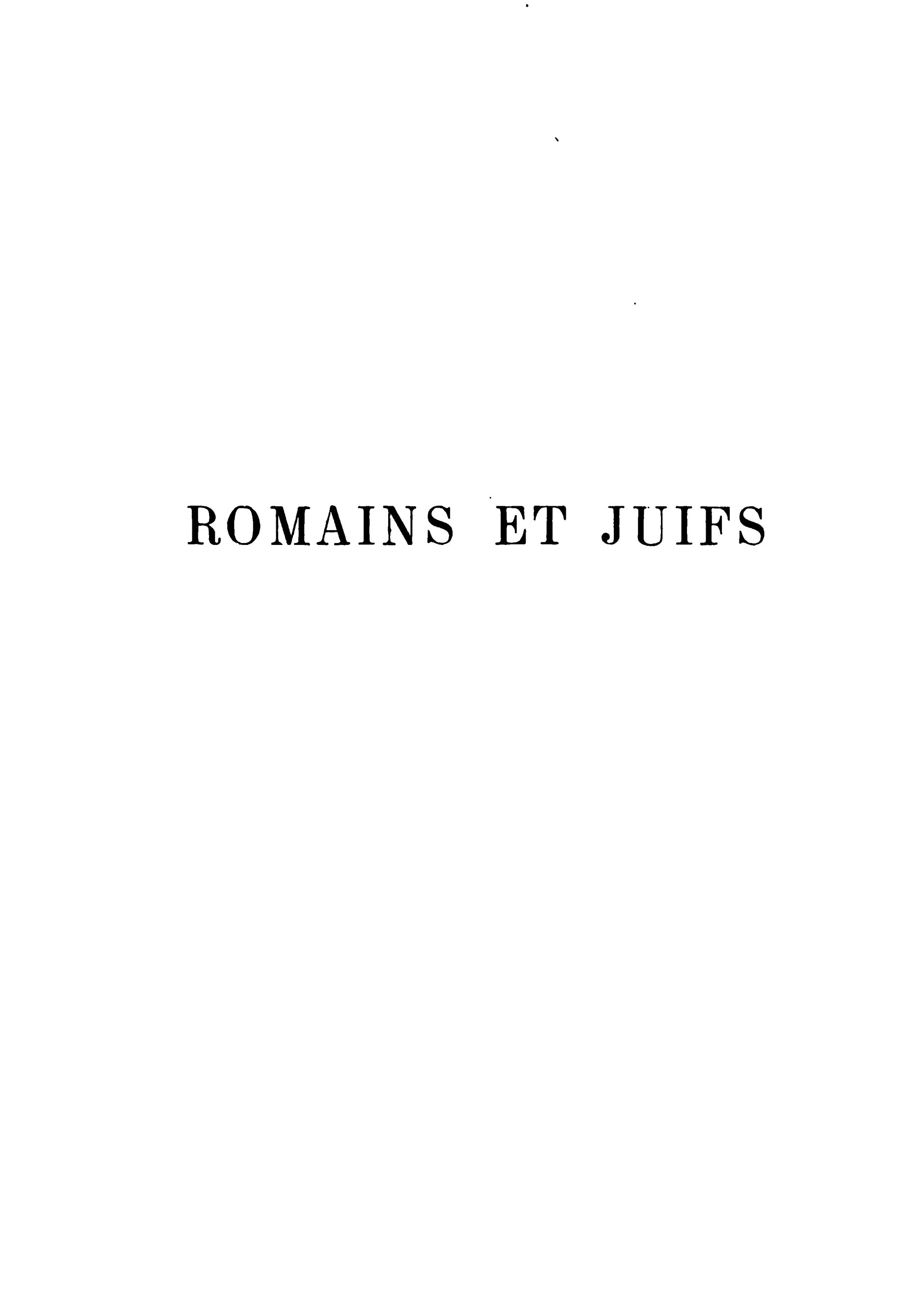

2140
894





ROMAINS ET JUIFS

VÆ VÆ VICTIS!

ROMAINS ET JUIFS

ÉTUDE CRITIQUE

SUR LES

RAPPORTS PUBLICS ET PRIVÉS

QUI ONT EXISTÉ ENTRE

LES ROMAINS ET LES JUIFS

JUSQU'A LA PRISE DE JÉRUSALEM PAR TITUS

PAR

L. K. AMITAÏ



PARIS

LIBRAIRIE FISCHBACHER

(Société anonyme)

33, RUE DE SEINE, 33

1894

AVANT-PROPOS

L'Académie royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts de Belgique, section des Lettres, a ouvert un concours sur cette question :

Faire une étude critique sur les rapports publics et privés qui ont existé entre les Romains et les Juifs, jusqu'à la prise de Jérusalem par Titus.

La partie de l'histoire qui nous renseigne sur cette question, déjà très intéressante par elle-même, a vu grandir son importance grâce à cette circonstance qu'elle comprend la naissance du Christianisme. Aussi a-t-elle souvent été traitée par des savants, des historiens et des théologiens, mais presque toujours au point de vue romain ou chrétien. Ainsi placés ils ont tous assigné aux Juifs, les vrais héros du drame, mais des vaincus, le rôle odieux de traîtres et ils les ont dénigrés, vilipendés et noircis à plaisir.

Doit-on les en condamner sévèrement? Ce ne serait pas juste. Malgré la science incontestable des uns, la bonne foi des autres, ils ne cessèrent d'être des hommes. Et où sont les hommes rares sachant se mettre entièrement au-dessus des préjugés, des sentiments de leur enfance, en briser la

chaîne forgée par les siècles? Quand l'esprit et le cœur sont emprisonnés dans des idées léguées par de longues générations, que l'enfant suce avec le lait, dont l'adolescent se nourrit sur les bancs de l'école et que l'homme mûr rumine, ni réflexions, ni méditations n'ont assez de pouvoir pour les changer ou leur donner une autre direction. On ne peut demander à l'homme, quelle que soit sa culture, d'adorer aujourd'hui ce qu'il a brûlé hier, de brûler aujourd'hui ce qu'il a adoré hier. Ce serait vouloir s'abuser étrangement et se repaître de chimère.

L'auteur de ce travail a-t-il, mieux que ses devanciers, échappé aux faiblesses humaines et saisi la vérité? On a quelques chances d'y réussir lorsqu'on se dévoue aux faibles, aux misérables sans protecteurs parmi les puissants de la terre et depuis si longtemps déjà voués à l'opprobre. Il s'y est livré avec plaisir quoiqu'il ne se soit pas dissimulé que la vérité a toujours de la peine à se faire reconnaître, même par les juges les plus compétents. Ce qui l'y a encore encouragé, c'est le sentiment du devoir, ayant la conviction que la vérité ne doit jamais être cachée, surtout à une époque, comme la nôtre, où les ténèbres s'épaississent de nouveau dans les esprits et où les persécutions cachées ou ouvertes contre les Juifs sévissent sur plusieurs points de l'Europe. Il ne peut y avoir que profit, si un peu de lumière est jetée dans le chaos des opinions sur la partie de l'histoire qui nous occupe.

INTRODUCTION

Vœ, vœ victis !

C'est le cri du cœur du barbare, du loup en face de l'agneau, du monde où la force prime le droit et la justice. Il a été de tout temps et est encore le mot d'ordre des ennemis d'Israël. Et quels furent ces ennemis ? A peu près le monde entier, partout enfin où la justice était supplantée par le droit du plus fort. Le peuple juif, formant partout et toujours une faible minorité, ne pouvait avoir pour lui la force. Ses mérites et ses vertus mêmes devenaient des crimes aux yeux de ses ennemis ; car peut-on pardonner la supériorité morale à celui qu'on hait ?

Aux temps où il formait une nation, il était comme perdu au milieu des peuples, petit, isolé, exposé aux hostilités continuelles de ses voisins, et depuis la perte de sa nationalité, plus que jamais il est vaincu, disséminé sur toute la terre, vivant par petits groupes au milieu de puissantes majorités, sans point d'appui, sans centre national, sans lien autre que celui de la communauté de religion ; il est, lui race vaincue et infime de nombre, la victime de toutes les méprises, de toutes les injustices, de toutes les iniquités. Et ainsi toujours en butte à la force brutale et à

la calomnie, il n'a contre elles que la résignation et le silence stoïque. Tout le monde étant conjuré contre lui, à qui se plaindrait-il ? Et même la plainte lui serait imputée à crime comme étant une accusation contre son oppresseur[1]. De toutes parts on ne cesse de lui crier : « *vœ, vœ victis !* »

Les historiens qui parlent du peuple juif, depuis Manéthon jusqu'à Mommsen, en passant par Josephus, Suetone, Tacite, Dio Cassius et Renan, ne le font presque jamais avec impartialité. Très rarement ils renoncent à leurs préjugés, à leurs préventions contre lui. Ils ne lui rendent justice que quand il leur est impossible de faire autrement.

Les historiens de la Rome païenne n'ont que du mépris pour les Juifs et ceux de la Rome chrétienne ne lui montrent que de la haine.

Comment expliquer cela quand on voit la Rome païenne traiter les peuples vaincus avec tolérance, admettre leurs dieux au Panthéon et leur laisser, à eux-mêmes, une certaine autonomie ? et quand le christianisme s'annonce comme le messager de l'amour et de la paix parmi les hommes ?

Les premiers, imbus de l'esprit politique de Rome, n'en voulaient qu'à l'indépendance des peuples qu'ils combattaient. Leur incorporation dans l'Empire accomplie et leurs divinités admises dans le Panthéon à Rome, l'assimilation des races n'était plus qu'une question de temps. La cul-

[1] Les Roumains n'ont-ils pas de nos jours accusé de trahison les malheureux juifs si odieusement opprimés par eux, parce qu'ils avaient dévoilé leur situation intolérable à leurs coreligionnaires de France et d'Angleterre ?

ture romaine se mêlait avec celle des peuples vaincus, et comme souvent elle leur était supérieure, son influence était salutaire.

Sans doute, il se produisait de temps à autre chez les vaincus des révoltes et des insurrections. Mais elles n'avaient qu'un but : secouer le joug étranger, et recouvrer l'indépendance nationale.

La lutte des Romains contre les Juifs avait un caractère différent.

L'idée d'une domination universelle était le rêve de l'un et de l'autre peuple. Mais à Rome la suprématie rêvée était celle de ses armes amenant le monde entier à ses genoux.

A Jérusalem on aspirait à la gloire de voir tous les peuples de la terre reconnaître le Dieu Un et Israël comme son premier serviteur, sa religion comme la seule vraie.

A l'époque du premier contact des deux peuples, chacun d'eux était plein de son idée. Rome avait subjugué une partie de l'Europe et de l'Afrique, elle préparait sa marche sur l'Asie. Appelée dans la Judée pendant la lutte fratricide et antipatriotique des derniers princes de la maison des Hasmonéens (Macchabées), elle accepta avec joie l'arbitrage qui lui fournissait un prétexte de se mêler des affaires intérieures du malheureux pays. Mais elle se heurta ici à une résistance qu'elle n'avait trouvée nulle part ailleurs et qu'elle trouvait étrange, ne pouvant en comprendre les motifs.

Le Dieu des Juifs était le créateur et le souverain de l'univers, et le genre humain, sorti d'un même couple, ne formait qu'une seule famille. Cette doctrine prêchée par leurs

prophètes et consignée dans leur Bible, le peuple juif était convaincu qu'elle finirait par triompher chez tous les hommes (Isaïe II et Michée IV), ce qui amènerait la paix universelle. Cette conquête du monde par l'idée religieuse n'impliquait pas la domination matérielle des nations, encore moins la conquête par la force et la violence (Zacharie IV, 6) ; elle faisait naître tout au plus l'espoir dans le cœur du peuple que suivant les promesses des prophètes, — exprimées il est vrai dans un langage hyperbolique — Israël en qualité de porte-drapeau de l'idée victorieuse se trouverait à la tête des nations (Deutér. XXVI, 19; Isaïe XLIX, 22-23; id. LX. 3, 10, 12, 14 et autres).

Cette idée lumineuse de la domination du monde par les vérités religieuses passa plus tard dans le christianisme et dans l'islamisme, sans cesser de rester le patrimoine du judaïsme.

Aussi voyons-nous la petite nation conquise ne faire qu'une opposition passive, aussi longtemps que les proconsuls et les procureurs romains se contentent de la pressurer et d'exiger d'elle une soumission purement politique. Elle ne se souleva que lorsque Rome, la Rome impériale, tenta de violenter ses convictions religieuses. Et encore, dans ces moments difficiles, elle sut retenir sa colère, se résigner avec patience, avec une patience surhumaine, lutter passivement avec un courage sans pareil, avant de recourir aux armes. Où trouver ailleurs dans l'histoire une scène comme celle de tout un peuple, ses chefs en tête, prosterné devant le palais de Ponce-Pilate, l'implorant de retirer l'ordre de placer des images dans le temple et prêt à mourir plutôt que de s'y conformer? scène

qui se renouvela sous Petronius, proconsul de Syrie pendant le règne de l'empereur Caligula[1].

La Rome païenne, prise en son ensemble, ne pouvait pas comprendre une résistance pareille pour la défense d'une idée abstraite. Tacite, le génial Tacite lui-même ne trouvait-il pas ridicule à l'extrême qu'on puisse adorer une divinité suprême, éternelle et immuable, et Caligula, en congédiant l'ambassade d'Alexandrie, ne s'était-il pas écrié : Ces hommes paraissent être moins méchants que stupides de vouloir nier ma divinité[2] !

Voyons maintenant les autres historiens.

Les athées de tout acabit haïssent les Juifs comme représentants vivants de l'idée religieuse à travers les siècles jusqu'à nos jours, et les chrétiens croyants ne peuvent leur pardonner ce qu'ils appellent leur obstination, leur entêtement à ne pas vouloir admettre les bienfaits découlant de la reconnaissance du Christ et des doctrines proclamées par les Évangiles. Le peuple juif, d'après eux, n'est qu'un tronc d'arbre mort depuis qu'il a produit le christianisme. Ils ne lui reconnaissent plus le droit à l'existence, si ce n'est pour servir, par sa vie errante dans le monde, de preuve vivante du châtiment envoyé par le Ciel pour lui faire expier son impénitence et le crime impardonnable commis par lui contre le fondateur du christianisme. On se sert de lui dans l'histoire comme d'un épouvantail pour les hommes. Ce sont des « squelettes vivants » d'après Renan, le « jugement de Dieu » d'après W. Pressel. D'après Mommsen enfin, le grand historien

[1] Jos. *Anti.* XVIII, 8, 2—4 et Meguillat, *Taanit*, c. 11.

[2] Philon, *Ambassade à Caïus*, II, 568—598.

Mommsen : « c'est l'idéal de l'exclusivisme national et de l'emprisonnement de l'esprit par les prêtres. »

Après cela on s'étonne que l'histoire du peuple juif depuis le premier exil soit pour les uns, les ignorants et les moutons de Panurge, un livre fermé et cacheté aux sept sceaux, et pour les autres, les érudits, un champ ouvert à tous les vents où chacun croit trouver ce qu'il désire. Pour ceux-ci l'histoire du peuple juif partage le sort de sa Bible : chacun y met l'interprétation qui paraît convenir à sa thèse.

Ne va-t-on pas adresser le même reproche à l'auteur de ces pages ? Sa critique est-elle plus sincère et plus juste que celle des historiens qu'il récuse ?

Il pourrait répondre que, si sa critique était en effet entachée de partialité, de judéophilie, une compensation est bien due à cette race persécutée, à ce peuple souffre-douleur pour le crime d'avoir apporté au monde la doctrine du monothéisme pur. Mais il n'en est pas ainsi. En son âme et conscience il croit son appréciation juste. Elle est basée d'ailleurs sur des textes soumis à une critique sérieuse et ses déductions sont étayées de faits précis.

LES SOURCES

Les sources dans lesquelles est puisée la partie de l'histoire du peuple juif qui fait l'objet de cette étude sont peu nombreuses et peu claires en majeure partie, particulièrement celles qui renseignent sur les événements les plus intéressants de cette période ; la naissance du christianisme et la lutte terrible précédant la chute de Jérusalem, elles paraissent souvent avoir été altérées à dessein.

Les principales sources nous renseignant sur les événements de la première partie de l'histoire qui nous occupe, c'est-à-dire depuis les premières relations des Juifs avec les Romains, sont les livres des Macchabées, les Antiquités de Josephus Flavius et des notes éparses dans le Talmud et le Midrasch. Ces derniers livres ont été rarement consultés par les historiens, qui ne les auraient guère compris; d'ailleurs le champ est trop vaste. Ces documents méritent cependant quelque attention, étant le produit intellectuel du peuple dont on raconte l'histoire à une date rapprochée des événements en cause. Ajoutons toutefois dès à présent que ni le Talmud ni le Midrasch ne sont des livres historiques. C'est le recueil immense des lois mosaïques, des discussions des maîtres entre eux, des controverses entre les écoles, puis un compendium de légendes, de paraboles, de maximes,

de doctrines morales, telles qu'elles se sont développées sur la base des livres sacrés des Juifs, les vingt-quatre livres de leur canon.

Pour l'histoire ces notes méritent pour le moins autant de crédit que les récits dans les Évangiles. Elles ont l'avantage d'être sans arrière-pensée de tendançe, elles sont jetées çà et là pour servir d'explication ou d'exposé de motifs de telle ou telle décision prise par le Sanhédrin ou les Écoles.

Les sources de la seconde partie de notre histoire, depuis la naissance du christianisme jusqu'à la destruction du Temple, sont plus abondantes, mais aussi plus sujettes à caution.

Les auteurs sont les suivants:

Les principaux.

1. Josephus, antiquités, guerre juive, vita et c/ Apion.
2. Les livres des Macchabées.
3. Tacitus historiæ.
4. Dio Cassius.
5. Suetone.
6. Philon, l'Alexandrin.
7. Eusèbe, preparatio evangelica.
8. Le Talmud.
9. Les Évangiles, les Actes et les Épîtres.

Ceux de second ordre.

1. Cicéron.
2. Strabon, citations faites par Josephus.
3. Eusobius Thronicon.
4. Ben Sirach.
5. Apion.
6. Juvenal satira.
7. Sulpicius Severus chronica.

Historiens modernes.

1. Salvador.
2. Ernest Renan.
3. Dr H. Grætz.
4. Max Müller (Essays).
5. Stade
6. Mommsen.
7. de Saulney.

Au premier rang est Josephus, sans lequel l'histoire de la guerre des Romains dans la Judée ne pourrait être connue que par fragments et d'une manière fort incomplète. On peut ajouter foi à ses récits et à ses indications sur les causes et sur les conséquences, aussi longtemps que lui-même n'est pas acteur dans les événements qu'il raconte, c'est-à-dire, jusqu'à l'époque de la guerre en Galilée. Il n'avait aucun intérêt à dénaturer les faits. Mais dès qu'il se met lui-même en scène sa partialité en faveur des Romains est flagrante, quelquefois révoltante. Il cherche, avant tout, à leur plaire.

S'il n'avait écrit que ses *Antiquités* et sa *Défense contre Apion*, son nom, comme historien et comme homme, brillerait d'un éclat vif à travers les siècles et son souvenir resterait béni dans sa nation.

Mais sa *Vita* et son *Histoire de guerre juive* ont terni sa gloire et le font descendre au rang d'écrivain à tendances.

A l'âge de 26 ans il fit un voyage à Rome, c'était sous Néron. Ce voyage et son séjour prolongé dans la métropole du monde, paraissent avoir exercé une influence décisive sur son caractère. La splendeur de la cour impériale, la grande vie menée dans cette ville patricienne par excellence, où affluaient toutes les richesses, toutes les merveilles de tous les peuples du monde connu, la grandeur et l'apparente solidité de l'édifice social, la constitution savante et cependant simple des institutions gouvernementales éblouirent son âme impressionnable à tel point qu'il eût presque de l'adoration pour cette Rome aux proportions gigantesques qu'il croyait construite pour l'éternité. Son enthousiasme, son éblouissement cachèrent à ses yeux la plaie vive qui sous le manteau de pourpre rongeait

déjà les os de ce corps superbe, à l'apparence si forte et si solide.

A son retour à Jérusalem, Josephus devait trouver sa patrie, sa petite Judée avec sa capitale, bien insignifiantes, mesquines, une vraie naine à côté de Rome. Les agitations, les propos hautains, parfois provoquants des zélateurs et des patriotes, devaient lui paraître ridicules, lui faire l'effet d'un caniche qui par ses aboiements croit faire peur au lion. Il était ambitieux et vraiment supérieur à ses contemporains par son érudition : il savait le latin et le grec et était assez bien versé dans les écritures nationales ; aucun poste dans son pays, quelque élevé qu'il fût, ne lui paraissait trop haut, pour lui, aucune place dans l'administration, fût-ce celle de chef de province, ne lui semblait au-dessus de son mérite. Quant à son caractère, il était peu ferme. C'était un soldat sans courage, un général sans bravoure, un gouverneur sans prévoyance. Il n'avait pour guide de sa conduite que son égoïsme et son ambition démesurés. Il est devenu traître à son pays, traître à sa nation.

Par son incapacité ou par sa bassesse envers les Romains dont il voulait gagner les faveurs, ou plutôt par ces deux causes réunies, il fit perdre, presque sans combat, la Galilée, la belle et fertile Galilée, le grenier et le jardin de la Palestine, la Galilée, patrie des hommes forts et robustes, fervents dans la croyance jusqu'à la superstition, et ardents dans l'amour de la patrie jusqu'à la démence, la Galilée qui a produit les deux hommes les plus remarquables de cette époque : Jésus le Nazaréen et Judas ben Zippori, le patriote ardent, créateur du parti des patriotes, dits zélateurs.

Et cet ambitieux, Josephus, serait cru sur parole quand il raconte l'histoire de sa défection honteuse qu'il ose présenter comme un haut fait à lui; serait cru dans son récit de la guerre fait, après cette défection, dans le camp des ennemis de sa patrie avec la préoccupation visible de leur plaire!

Nous ne voulons pas reprocher à Josephus son amour pour les Romains, chacun est libre de ses opinions. Il y avait d'autres Juifs distingués, de caractère intègre, amis de la patrie, les hommes du parti de la paix enfin, qui déconseillaient, au péril de leur vie, l'insurrection insensée. Mais il faut flétrir Josephus pour avoir brigué la place de gouverneur de la Galilée, alors qu'il n'avait aucunement l'intention de la défendre, qu'au contraire la pensée de la livrer était bien arrêtée dans son esprit; il faut le flétrir pour avoir défiguré l'histoire afin de complaire à ses amis, les Romains, et pour se venger de ses ennemis personnels.

L'histoire du peuple juif écrite, à cette époque par Justus de Tibérias pour réfuter celle de Josephus, est malheureusement perdue, il est vrai; mais nous possédons d'autres matériaux encore pour reconstituer et retracer les scènes passées sur le théâtre de la guerre pendant la dernière lutte dans la Judée. —

Les auteurs romains et grecs se mettent naturellement au point de vue romain ou grec lorsqu'ils jugent les événements qu'ils décrivent. Ces jugements portent l'empreinte des opinions nationales des païens sur le compte des Juifs et, il faut ajouter, des premiers chrétiens. Ils sont inspirés par le dédain et la haine et sont pleins de moquerie et de raillerie. Zeller, le professeur d'histoire bien connu, est bien

naïf lorsqu'il dit[1], qu'il est bien étonné de voir les auteurs romains dire bien pis des chrétiens que des Juifs; que tout le mal, toutes les fables et tous les mensonges honteux que les chrétiens ont produits contre les Juifs pendant le moyen âge (et maintenant donc, que l'on s'adresse aux antisémites !), les auteurs romains les avaient lancés contre les chrétiens du premier temps. Eh bien, si vous refusez votre confiance à ces écrivains quand ils dénigrent les chrétiens, comment pouvez-vous la leur accorder quand ils dénigrent les Juifs? Ils ne connaissaient ni le judaïsme ni le christianisme. De nos jours, d'ailleurs, qui est-ce qui connaît le judaïsme? Depuis la disparition des savants tels que Delitsch et Kuhne, il n'existe que peu d'hébraïsants de mérite parmi les chrétiens. Les plus connus de nos jours sont Strack, Kautsch, Nœldeke, A. Wünsche et le Dr G. Bickell, professeur catholique à Innsbruck). Pour ces écrivains la religion des Juifs consistait dans la pratique de quelques observances religieuses, telles que le repos du jour du Sabbat, la circoncision, la défense de manger du porc. Le Monothéisme était au-dessus de leur compréhension et ils pouvaient à peine se former une idée vague de la sublimité de la morale juive. Ce qui doit étonner, c'est que ce furent particulièrement les gens éclairés, ceux qui avaient reçu une éducation dans la stoïque et dans la littérature grecque qui ne voyaient dans le judaïsme qu'un amas d'absurdités, d'inconvenances. Les Juifs, pour eux[2], « semblent à la fois superstitieux, irréligieux, athées et « voués aux plus grossières croyances. Leur culte paraît

[1] *Deutsche Rundschau* 1877, fascicule du mois d'avril.

[2] Renan, *Les Évangiles*. (L'*Indépendance belge* du 4 juillet 1877.)

« immonde, insensé, un défi à la raison, une gageure de « contrarier en tout les coutumes des autres peuples. Tra- « vestie d'une manière grotesque, leur histoire sert de « thème à des plaisanteries sans fin, on y voit généralement « une forme du culte de Bacchus. »

« Tacite qui écrit pour le grand monde, parle des Juifs « comme d'une curiosité exotique, totalement ignorée de « ceux à qui il s'adresse, et ses erreurs nous surprennent. « La confiance exclusive de ces nobles esprits dans la « discipline romaine les rendait insouciants d'une doctrine « qui se présentait à eux comme étrangère et absurde. »

Nous ne pouvons pas suivre Renan dans son exposé. Citons, pour finir, encore cette phrase : « La cité antique « qui n'était que la famille agrandie ne pouvait posséder « qu'*une* religion, celle de la cité même ; cette religion « était presque toujours le culte des fondateurs mystiques de « l'idée même de la cité. En ne la pratiquant pas, on « s'excluait de la cité. Une telle religion était logique en se « montrant intolérante. » —

Les écrits de Philon présentent à côté de ceux de Josephus les sources les plus abondantes pour nous aider à retracer l'histoire du peuple juif à l'époque que nous avons prise pour objet de notre étude et pour nous renseigner sur les rapports entre lui et les Romains.

Philon, Alexandrin distingué par sa naissance, par la noblesse de son caractère, par son éducation, par sa science philosophique et par son style pur et élevé, nous fait connaître dans ses nombreux écrits et surtout dans l'histoire tracée par lui de son ambassade à Rome, en qualité de délégué des Juifs alexandrins à l'empereur Caligula, les rapports des Juifs avec les Romains et les Grecs. C'était un

homme d'élite dans l'acception la plus large du mot, un profond penseur et un écrivain délicieux. D'origine et de croyance il était Juif, mais avant tout c'était un homme aux sentiments profonds, aimant la justice et la vérité. Il réunissait ainsi toutes les qualités pour inspirer une confiance absolue dans la véracité des faits qu'il raconte. L'appréciation à laquelle il les soumet est celle d'un Juif, mais d'un Juif qui connaît les Romains et les Grecs, dont il parlait la langue. —

Le *Talmud*, comprenant la Mischna, la Guemara, le Midrasch et les Tosephot, n'est pas un livre historique, nous venons de le dire, et n'a aucune prétention à établir des faits historiques. Seulement il lui arrive que dans les discussions juridiques, doctrinales ou simplement scolaires, il est amené à parler de l'un ou de l'autre événement historique, à faire allusion à l'une ou l'autre personne y ayant joué un rôle; il le fait par une phrase, ou même par un seul mot, supposant que les événements ou les personnes sont suffisamment connus du public érudit qui l'étudie.

La partie du Talmud connue sous le nom de Midrasch, s'occupant principalement de légendes, de traditions, de paraboles dans un but d'éthique, contient le plus de notes historiques, mais suivant sa nature elles sont moins authentiques. Aussi l'historien qui veut s'en servir ne doit le faire qu'avec circonspection, tandis qu'il peut mettre toute sa confiance dans les notes qu'il rencontre dans la Mischna et la Guemara, s'il a la patience de les étudier[1].

[1] La *Mischna* est traduite en allemand par les soins d'une Société de savants à Berlin, éditée par J. Levent, encommission chez G. Eichler à Berlin. — Quelques traités épars de *la Guemara* ont également été traduits en allemand et en français, dans cette dernière

Les livres du Nouveau Testament.

Si tout le monde croit posséder les connaissances nécessaires pour soumettre à une critique les livres de l'Ancien Testament, le Talmud et l'histoire du peuple juif, et porter sur eux un jugement décisif, on est habitué à hésiter lorsqu'il s'agit des Évangiles. Ce sont les livres considérés comme sacrés par les chrétiens, c'est-à-dire la société humaine formant la majorité du monde civilisé. On n'ose y toucher qu'avec une grande circonspection et avec une extrême prudence, de crainte de heurter les sentiments les plus respectables de la société.

L'historien lui-même dont le premier devoir cependant est la recherche de la vérité, ne doit aborder la critique qu'avec réserve et hésitation et ne faire connaître au grand public le résultat de ses études, si celui-ci lui paraît se trouver en opposition avec les faits énoncés dans les livres réputés sacrés, que lorsque l'évidence apparaît manifeste, irréfutable. La chasse aux hypothèses dans ces sujets graves devrait toujours être bannie avec soin.

Le scalpel tranchant de David Strauss et le bistouri non moins tranchant, bien que doré de Renan, ont fait découvrir bien des vérités précieuses pour la science, mais ont en même temps profondément meurtri le sentiment religieux du public.

L'étude critique dont je m'occupe m'oblige également de rechercher, non pas la vérité des événements remar-

langue par M. Robinowicz et par M. Schwob (Imprimerie nationale, Paris). Le *Midrasch* est en voie de publication en langue allemande par le théologien protestant A. Wünsche, professeur à l'Université de Leipzig, auteur de *Erläuterung der Evangelien aus Talmud und Midrasch*. Une grande partie de la traduction a déjà paru.

quables rapportés par les Évangiles, mon étude peut les admettre comme établis, mais de faire des investigations sur les motifs de certains faits tels qu'ils nous sont présentés dans les Évangiles et de voir si l'un ou l'autre n'est pas entaché de tendance. Je vais aller droit au fait.

Mon devoir de critique m'oblige d'examiner si, à l'occasion du procès fait au Christ et de sa mise à mort, les accusations portées par les livres saints contre les Juifs sont fondées et si elles ne devraient pas être dirigées plutôt contre les Romains. Il est reconnu et admis par tout le monde que les Évangiles ont été rédigés longtemps après la mort du fondateur du christianisme, à une époque où la doctrine du paulisme prévalait depuis quelque temps déjà dans l'Église. Le paulisme, on ne le sait pas moins, contrairement à la manière de voir de la première Église, s'était éloigné de plus en plus du judaïsme et s'était appliqué à préparer la voie de la propagande parmi les païens. Il avait perdu tout espoir de gagner les Juifs à la nouvelle doctrine. Mais les païens, au milieu desquels l'apostolat de saint Paul, de ses adhérents et de ses successeurs s'exerçait, étaient ou des Romains ou des Grecs soumis à la domination romaine. Or, il est évident que l'intérêt de la propagande exigeait de décharger le plus possible les Romains de la lourde responsabilité du crucifiement du Christ, mais afin de laisser subsister les faits historiques de la vie et surtout de la mort du Christ, on s'est vu obligé d'accuser les Juifs d'être les principaux auteurs du grand drame.

Cette accusation s'alliait du reste très bien au sentiment de rancune à l'égard des Juifs à cause de leur entêtement

coupable de préférer leur antique croyance monothéiste aux bonnes nouvelles apportées par les apôtres.

Si on examine l'enchaînement dans les récits rapportés par les Évangiles à la clarté de ce raisonnement, on s'explique pourquoi Ponce-Pilate est représenté dans les Évangiles tout autrement qu'il ne se montre dans tous les actes connus de lui pendant son administration dans la Judée. On s'explique aussi pourquoi les Juifs et surtout les Pharisiens, ces vilains Pharisiens, paraissent dans les Évangiles si noirs, si repoussants ! Je pourrais pousser mes déductions plus loin et dire que l'on s'explique aussi pourquoi l'Empire romain dès que le christianisme se fut assis, avec Constantin, sur le trône des Césars, retira peu à peu aux Juifs les droits civils et autres que les empereurs païens, leur avaient laissés.

Ce parti pris dans la présentation des faits historiques, que de flots de sang n'a-t-il pas fait verser, que de malheurs indicibles n'a-t-il pas fait fondre sur les Juifs pendant dix-huit siècles, malheurs dont ils souffrent encore aujourd'hui dans bien des pays ! La religion d'amour s'est transformée à leur égard en religion de haine et de persécution.

C'est à ce point de vue que nous nous placerons dans l'étude des événements qui se sont déroulés sous le règne de Claude. —

Des historiens modernes qui ont écrit l'histoire du peuple juif ou qui ont consacré quelques chapitres aux

événements de l'époque qui nous intéresse, les trois suivants méritent une mention spéciale :

1° Dr H. GRAETZ, auteur d'une histoire des Juifs en dix volumes ; c'est le troisième volume à partir du troisième chapitre jusqu'à la fin, qui s'occupe de cette partie de l'histoire du peuple juif, objet de notre étude. Cette histoire des Juifs par Græetz est la plus étendue et la plus approfondie qui ait paru jusqu'à ce jour. Elle est très favorablement appréciée par le monde savant. Les Juifs orthodoxes seuls lui reprochent un manque de respect pour le Talmud. L'auteur de cette étude a souvent eu l'occasion de consulter l'ouvrage en question.

2° ERNEST RENAN dont on pleure encore la disparition. Cet auteur éminent et brillant, dont on ne sait au juste, quand il écrit l'histoire s'il « ne fait pas un roman ou quand il écrit un roman s'il ne fait pas de l'histoire », cet auteur philosophe autant qu'historien, mais poète avant tout, est dur envers les Juifs, dédaigneux et railleur pendant la première période de sa carrière d'écrivain. Il ne voyait les Juifs qu'à travers les préjugés de sa première éducation ; il n'avait pas encore étudié leur littérature nationale dans laquelle il n'est d'ailleurs jamais arrivé fort loin, ne possédant qu'une connaissance fort incomplète de la langue araméenne (chaldaïque) dans laquelle le Talmud est rédigé. Dans ses écrits postérieurs il est en grande partie revenu de ses premières appréciations et a été plus juste envers les Juifs et enfin dans la troisième période de sa carrière, il est devenu presque philosémite.

3° MOMMSEN dont la réputation comme historien est solidement établie, et qui, sous beaucoup de rapports, le mérite, a consacré dans son histoire romaine un chapitre

aux événements qui font l'objet de notre étude, c'est le chapitre XI du cinquième volume.

Dans cette histoire il s'est tellement identifié avec la nation dont il s'occupe, qu'il se place presque partout, non au-dessus des partis, mais au point de vue exclusivement romain. Pour lui la culture romaine de cette époque est au-dessus de toute autre en Asie et en Europe, et il ne reconnaît aux autres aucune valeur à côté d'elle. Certes sa conscience d'historien ne lui permet pas d'omettre des faits ou des dates, mais son engouement pour l'État romain et pour sa civilisation obscurcit son jugement au point de le rendre incapable de juger avec calme et impartialité, et il se lance dans des appréciations diamétralement opposées à la vérité. Th. Nœldeke, professeur des langues orientales à l'Université de Strasbourg, le lui prouve dans une brochure (Leipzig 1885, édition Kreising). D'ailleurs il ne connaît aucune langue orientale.

Josephus, écrivant à l'époque de la splendeur de Rome et se trouvant à la solde des Flavius, a pu se tromper. Mommsen n'a pour excuse de ses erreurs que cette circonstance qu'il a écrit cette partie de son ouvrage au moment où sa patrie était à l'apogée de sa puissance et que, pris de vertige, il a cru que Bismarck en ferait une nouvelle Rome. L'ancienne était donc devenue son idéal et il lui voua un véritable culte.

Les Juifs se consoleront en voyant l'historien bismarckien traiter avec la même injustice les Germains, ses ancêtres, et les Bretons qu'il condamne et flétrit pour avoir voulu reconquérir leur indépendance contre les Romains.

(Si Mommsen écrivait l'histoire de la Belgique, les d'Egmont et de Hornes et les hommes du compromis des

Nobles, nos héros nationaux, ne trouveraient pas grâce non plus, devant l'ami de l'État fort qui, à cette époque, était l'Espagne sous Philippe II.)

Mais les Juifs ne peuvent se contenter de cette consolation, le degré de leur culture ayant été infiniment supérieur à celui de ces deux peuples demi-barbares et pour le moins égal à celui des Romains. —

Nous pourrions encore citer des écrivains de second ordre ayant écrit l'histoire du peuple juif, ou ayant étudié l'état social ou religieux de la Judée à l'époque de la naissance du christianisme, entre autres le Dr Jos. Langen, professeur de théologie catholique. Cet auteur a écrit un gros livre sur le judaïsme à l'époque du Christ.

L'image qu'il en donne n'est éclairée que par les rayons projetés par les livres apocryphes qui, le professeur aurait dû le savoir, n'ont été rédigés que dans le but ou bien d'initier le monde païen dans la connaissance des vérités religieuses des Juifs et de la lui rendre accessible ou encore de défendre le judaïsme et les Juifs contre les attaques du monde païen. Pour mieux atteindre ce but, ces écrits cachent souvent leur origine juive. Comment le Dr Langen a-t-il pu négliger de puiser dans les sources vraiment juives, telles que le Talmud, la Mischna et la Guemara! Aussi ne s'étonnera-t-on pas que le portrait esquissé par ce pseudo-historien ressemble à une caricature. Dès les premières pages où il parle des rapports entre l'Ancien et le Nouveau Testament, on a la preuve de la légèreté avec laquelle il traite son sujet.

APERÇU DE LA FORCE RESPECTIVE DES DEUX ÉTATS AUX PRISES ET DES LOIS DE GUERRE EN USAGE CHEZ LES BELLIGÉRANTS

Pour l'intelligence des événements que nous allons examiner, il est indispensable d'avoir un aperçu des forces respectives des deux États aux prises, de leur organisation, du degré de leur culture et de connaître les lois de guerre en usage chez les deux belligérants.

L'histoire de Rome a une force d'attraction que n'a aucune autre ni ancienne ni moderne. Rome joue le rôle du héros dans un roman. Les autres peuples représentent les personnages secondaires et les figurants. Ils ne paraissent sur la scène que pour rehausser l'éclat du premier.

Le point de départ du jeune héros est fort modeste, circonstance qui le rend d'autant plus intéressant; l'enfant prodige grandit, se développe, ses membres solidement bâtis s'assouplissent et s'essaient avec plaisir dans les exercices de combat et de lutte. Rome vainc ses voisins proches et lointains, étend ses frontières, les porte au-delà de la Péninsule qui paraissait ses limites naturelles, les recule à droite et à gauche, l'Europe ne lui suffit plus, l'Afrique la tente, l'Asie l'attire et elle soumet encore deux continents à sa domination. Rien ne lui résiste. Carthage, la Gaule, l'Ibérie, la Grèce ont fait ralentir sa marche triomphale, mais ne l'ont pas arrêtée. Pendant que les conquêtes s'accomplissent au-dehors, l'organisation se fortifie à l'intérieur, l'idée de l'État s'ancre dans l'esprit des citoyens romains, elle est soutenue par leur sens mer-

veilleux de droit social et par leurs vertus civiques. Les mœurs sont simples, les goûts primitifs. Ses légions sont fortement organisées et soumises à une discipline sévère. Cet état de choses existait pendant toute l'époque de son développement. Mais comme il arrive dans la vie des particuliers, la grande opulence relâche et corrompt les mœurs, pervertit le sens du droit, éveille et stimule des appétits de plus en plus mauvais, à mesure que leur assouvissement devient plus facile. Rome, encore en route pour arriver au faîte de sa puissance, n'avait déjà plus le corps sain; des plaies rongeaient ses os, un virus purulent ravageait sa moëlle. C'est pendant cette période de son existence qu'elle se heurta contre la Judée.

Celle-ci, une petite contrée, à peine assez grande pour former une province de l'immense État romain d'alors, la Judée, à son point de départ, antérieur de plus de mille ans à celui de Rome, ne se distinguait extérieurement en rien des pays environnants. Le peuple qui l'habitait, une fois la conquête et la prise de possession de la terre promise accomplies, s'occupait de la culture du sol et ne songeait nullement à agrandir le territoire aux dépens de ses voisins. Ses guerres étaient des guerres de défense.

Pendant la première partie de son histoire, c'est-à-dire jusqu'à l'époque de son premier exil, Israël a dû dépenser toute sa force dans une lutte intense, longue et pénible contre l'idolâtrie, et dans la deuxième partie, comprenant le temps proche de l'époque qui nous intéresse ainsi que celle-ci, il avait pris pour tâche d'élever et d'achever l'édifice de sa législation religieuse.

Ses luttes à l'extérieur pendant la première partie étaient bornées aux guerres contre les voisins incommodes et pen-

dant la deuxième partie à une lutte désespérée contre la Syrie, ennemie de sa foi et enfin contre Rome.

A l'époque du choc avec cette dernière puissance, la société dans la Judée était divisée en plusieurs partis de caractère politico-religieux.

La culture et le degré de civilisation du peuple juif à cette époque, nous l'avons déjà dit, étaient incontestablement supérieurs à l'état de culture des Romains; c'était une culture se manifestant à l'intérieur, peu en vue à l'extérieur, une culture des facultés intellectuelles s'étendant à toutes les couches de la société et un développement progressif du sentiment éthique.

La lutte qui va s'ouvrir entre la Judée et Rome sera du côté de celle-ci, comme toujours, une guerre sans merci de conquête pour sa domination, sa suprématie; et du côté d'Israël le soulèvement de tout un peuple pour secouer le joug intolérable d'un conquérant barbare, cruel et insatiable et, cependant moins encore pour reconquérir l'indépendance, que pour un bien beaucoup plus précieux encore : sa loi, sa religion, sa raison d'être.

C'est pourquoi la lutte fut si acharnée, désespérée, se renouvelant sans cesse et ne se terminant qu'avec la disparition complète des combattants du côté de ce peuple héroïque. La nation succomba, mais la Loi fut sauvée.

La différence de caractère chez les deux peuples et du rôle dévolu à chacun d'eux se reconnaît dans la différence des lois de guerre qui réglaient les combats.

Tacite, dans la biographie d'Agricola, caractérise les lois de guerre romaines dans la phrase suivante :

« Raptores orbis, postquam cuncta vastantibus defuere « terræ, et mare scrutantur. Si locuples hostis est, avari,

« si pauper, ambitiosi; quos non oriens non occidens satia-« verit; soli omnium opes atque inopiam pari affectu con-« cupiscunt. Auferre, trucidare, rapere falsis nominibus « imperium, atque ubi solitudinem faciunt, pacem appel-« lant. »

Montesquieu ne les dépeint pas autrement dans son ouvrage : *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence.*

Certes on peut dire qu'indistinctement tous les peuples de l'antiquité et du moyen âge — sommes-nous même en droit d'en excepter ceux de notre temps? — ont suivi plus ou moins ces maximes barbares.

Mais chaque peuple a un idéal à lui, il le poursuit par tous les moyens en son pouvoir. L'idéal de Rome était la conquête du monde, ses moyens étaient la guerre, et qui dit guerre dit violence, force brutale et droit du plus fort.

Le peuple juif avait un autre idéal : amener le règne de la paix sur la terre, la fraternité de tous les peuples sous l'égide de la Théocratie, la conquête de la vérité et de la justice[1].

[1] De leurs glaives ils forgeront des hoyaux,
et de leurs lances des serpes;
une nation ne tirera plus l'épée contre une autre,
et l'on n'apprendra plus la guerre. (*Isaïe* II, 4.)

Le loup habitera avec l'agneau
et la panthère se couchera avec le chevreau,
le veau, le lionceau et le bétail qu'on engraisse, seront ensemble
et un petit enfant les conduira.

La vache et l'ourse auront un même pâturage,
leurs petits un même gîte;
et le lion, comme le bœuf, mangera de la paille.

Le nourrisson s'ébattra sur l'antre de la vipère.
et l'enfant sevré mettra sa main dans la caverne du basilic.

Il ne se fera ni tort ni dommage
sur toute ma montagne sainte;
car la terre sera remplie de la connaissance de l'Éternel,
comme le fond de la mer par les eaux qui la couvrent.
(*Isaïe* XI, 6 à 9.)

De leurs glaives ils forgeront des hoyaux,
et de leurs lances des serpes;
une nation ne tirera plus l'épée contre une autre
et l'on n'apprendra plus la guerre.

Ils habiteront chacun sous sa vigne et sous son figuier
et il n'y aura personne pour les troubler;
car la bouche de l'Éternel des armées à parlé.
(*Michée* IV, 3 à 4.)

L'Éternel sera roi de toute la terre; en ce jour-là l'Éternel sera *Un* et son nom sera *Un*. (*Zacharie* XIV, 9.)

Les lois réglementant la guerre sont en rapport avec cet idéal, elles trouvent leur expression dans les passages suivants, auxquels nous renvoyons sans les transcrire pour raccourcir : Deutéronome XX tout entier, id. XXI, 10 à 14; voir aussi la Mischna Sota, section VIII, et Rambam (Maimonides) Hilchas Mel. VI, 1. « On ne peut attaquer ni un peuple ni une ville avant de leur avoir proposé la paix. »

Les règlements relatifs à la vie du camp n'ont pas été oubliés, ils sont énoncés dans le Deutéronome XXIII, 11 à 15, dont le premier verset est ainsi conçu : « Lorsque tu camperas contre tes ennemis, garde-toi de toute chose mauvaise », et le dernier : « car l'Éternel, ton Dieu, marche au milieu de ton camp pour te protéger et pour livrer tes ennemis devant toi ; ton camp devra donc être

saint, afin que l'Éternel ne voie chez toi rien de répugnant « Ervat dabar » et ne se détourne point de toi. »

Exception aux lois si humaines n'a été faite qu'à l'égard des sept peuplades dépravées de la Palestine et du peuple d'Amalec. Ici l'extermination était le cri de guerre. Les motifs des lois d'exception sont énoncés en maints endroits dans le Pentateuque.

LES RAPPORTS PUBLICS

ENTRE LES ROMAINS ET LES JUIFS

JUSQU'A LA PRISE DE JÉRUSALEM PAR TITUS

CHAPITRE PREMIER

Hyrcan II et Aristobule II. — Antipater l'Iduméen. — Prise de Jérusalem par Pompée. — Les Juifs à Rome. — Gabinus proconsul de Syrie. — Le Sanhédrin-Saméas et Pollion. — Crassus. — César traite les Juifs avec bienveillance. — Phasael et Hérode, fils d'Antipater.

Les rapports publics entre Rome et la Judée datent de l'an 140 avant l'ère chrétienne[1].

La même main qui avait achevé l'édifice de l'indépendance nationale de la Judée a forgé aussi le premier anneau de la chaîne de son esclavage.

SIMON THASSI, dernier fils héroïque de Mathathias, prit les rênes du gouvernement de la Judée après la mort tragique de son frère Jonathan. Dans le but de consolider

[1] Les relations rapportées dans le livre des Macchabées et dans Josephus comme ayant existé du temps de Juda Macchabée et de son frère Jonathan Apphus sont sujettes à caution.

l'indépendance du pays, il envoya une députation au Sénat de Rome pour solliciter l'alliance (Symmachie) avec la puissante République[1]. Rome l'accorda avec empressement; Simon et ses contemporains se réjouirent de cet avantage politique. Naïfs, ils ignoraient la politique romaine pour laquelle « alliés » signifiaient « protégés » destinés à être étouffés dans les bras du protecteur.

L'amitié et l'alliance avec Rome n'avaient produit d'autre avantage pour la Judée qu'une pseudo-protection contre les maîtres de la Syrie.

Une occasion, pour la République de faire sentir « ses dents d'acier », « ses griffes d'airain »[2], et son cœur de pierre tarda beaucoup à se présenter. Elle fut amenée par la Justice éternelle qui devait venger la faute grave commise par un des Hasmonéens (Jonathan) en pratiquant l'intolérance religieuse : la conversion par la force des Iduméens. Il est vrai, que Édom était le frère par la chair d'Israël, mais non pas en religion. Et toute violence exercée sur les convictions intimes, religieuses ou philosophiques se venge infailliblement.

Ce fut un Iduméen, Antipater, un des grands de la cour de Hyrcan II, qui par ses intrigues fit intervenir les Romains dans les affaires intérieures de la Judée, d'abord dans la personne de Scaurus, légat de Caïus Pompejus, un des trois premiers triumvirs, et plus tard, dans la personne de Pompée lui-même.

Aristobule II et Hyrcan II se disputaient la couronne. Le

[1] Josephus *Ant.* XIII, 14. 24; 15. 21. Justinus ou Trogus Pompejus 36. 3.

[2] Daniel VII, 19.

rusé Antipater demanda aux Romains, les alliés, de se prononcer en arbitres entre les deux frères. Tous les deux se firent précéder par de riches présents, — celui d'Aristobule orna plus tard le Capitole de Jupiter[1].

Fidèles à la politique romaine, le légat, et plus tard son chef acceptèrent les riches présents offerts par les deux rivaux, mais ne décidèrent rien. La rapacité n'était pas le seul péché mignon des Romains, elle était unie à l'arrogance qui, plus encore que la cupidité, les rendait odieux à tous ceux qui n'avaient pas perdu toute notion de dignité humaine. Pompée ordonna aux deux frères rivaux d'avoir à se présenter en personne devant lui à Damas où il se trouva, afin d'entendre son jugement. Les deux frères se conformèrent à cette injonction, Aristobule avec une colère, à peine contenue, pour cette humiliation. Mais un troisième parti avait envoyé également des délégués à Damas : c'était le parti du peuple qui paraît s'être constitué dans ce temps de trouble. Pompée ne se prononça pas ; la témérité d'Aristobule lui fit craindre que, par une lutte avec ce prince bouillant, son séjour en Syrie ne fût prolongé contre son gré, car il avait hâte de faire son entrée triomphale à Rome. Il différa donc le prononcé de sa sentence, mais il est presque certain qu'il avait l'intention de se prononcer en faveur de Hyrcan, ce roi-ombre, et de son ministre intrigant, plus commodes pour le rôle de protégés de Rome que l'intrépide et entreprenant Aristobule. Ce dernier paraît avoir pénétré ce dessein et compris qu'on lui tendait un piège. Aussi en homme avisé, n'ayant pas de liens de vasselage avec Rome, il décida d'agir en prince libre. Il se rendit au

[1] Strabon cité par Josephus XIV, 3. 1.

bourg d'Alexandrion pour s'y fortifier et fermer ainsi aux Romains la porte d'entrée dans le pays. Mais les Romains, toujours arrogants, considérèrent cet acte comme une rébellion contre leur autorité. Pompée marcha sur Alexandrion pour l'attaquer. Arrivé à Korea (au pied des monts d'Éphraim), il somma Aristobule de se rendre à discrétion. Puis, tour à tour par des promesses fallacieuses et par des menaces, il réussit à ébranler la fermeté d'Aristobule. Celui-ci lui livra la forteresse; mais reconnaissant bien vite son erreur, il se retira derrière les murs de Jérusalem, s'y fortifia, afin d'obtenir par une défense opiniâtre des conditions favorables. Pompée cependant parvint, pour la seconde fois, à ébranler cette fermeté vacillante. Aristobule était sur le point de lui ouvrir les portes de Jérusalem. Le parti du peuple ne l'entendit pas ainsi, il était fatigué et dégoûté de la faiblesse de l'un et de l'irrésolution de l'autre de ses princes. Il décida de fermer les portes de la ville et aux armées des frères ennemis et aux Romains. — Aristobule fut retenu dans la ville. Pompée fut obligé de faire un siège régulier. Il en fut fort contrarié ; car, ayant reçu la bonne nouvelle du suicide de Mithridate, l'ennemi puissant de Rome, il était impatient d'y retourner pour les honneurs du triomphe.

De son côté Jérusalem était fort à plaindre, obligée de soutenir deux sièges[1] en moins de deux ans. Les plaies du premier saignant encore, le second se présentait dans des conditions certainement plus cruelles. Cependant elle se défendit héroïquement, mais en vain; trahie par les

[1] Le premier par Aretas, roi de l'Arabie pétrée, en Nissan (avril) 64, provoqué par les intrigues d'Antipater, et le siège actuel par Pompée, en Sivan (Juin) 63.

Hyrcanites, c'est-à-dire par Antipater, qui conduisit les Romains par des passes secrètes, elle dut limiter sa défense à la ville haute, quartier du temple et des palais. La défense fut conduite avec courage et sang-froid, mais sans succès. La ville succomba après une longue résistance, non pas vaincue par les Romains, mais paralysée dans sa défense par un respect exagéré des lois sabbatiques. Les assiégés craignaient de transgresser ces lois en défendant le jour de sabbat les murs et les remparts attaqués. Les assiégeants mirent à profit ce scrupule, ils firent le dernier assaut un samedi et prirent la ville. 12,000 Juifs perdirent la vie en ce jour ([1] et [2]).

Pompée entra dans le Sanctuaire, mais ne toucha à rien. La légende juive présente ce fait comme une espèce de miracle. Pompée n'avait pas habitué le monde à se montrer maître de soi au point de ne pas être tenté par les deux mille talents dont le trésor du Temple était garni. Ne doit-on pas plutôt supposer qu'il craignait de voir ses ennemis le faire passer pour un profanateur de temple? Le deuil immense des Juifs ne fut que faiblement atténué par le fait, de voir détruite l'odieuse calomnie des Grecs d'Alexandrie, prétendant et publiant partout que, dans le Temple, il y avait une tête d'âne en or comme objet d'adoration[3].

Cet événement eut pour conséquence politique de faire descendre la Judée au rang de pays conquis. Aristobule et son fils Antigone furent emmenés à Rome pour orner l'entrée triomphale de Pompée.

La Judée reperdit ainsi son indépendance un siècle, à

[1] Joseph. *Ant.* XIV, 4, 2 et 3.

[2] Dio Cassius ἐν τῇ τοῦ Κρόνου ἡμέρᾳ, 37, 16.

[3] Tacitus, *Historiæ* 5, 9.

peine, après que les premiers Hasmonéens la lui avaient conquise sur les Syriens et devint pays tributaire.

Hyrcan reçut pour prix de ses trahisons, non pas la couronne, mais seulement le diadème de l'Ethnarque. Il dut subir l'humiliation de le recevoir comme une grâce des mains des Romains[1].

Quant à Antipater, l'iduméen, il obtint pour récompense de ses intrigues la place de tuteur de Hyrcan. Il s'en montra digne en devenant un instrument souple et docile entre les mains des puissants de Rome.

A cette époque il y avait déjà à Rome beaucoup de Juifs qui devaient exercer une certaine influence sur les affaires publiques et Cicéron semble les avoir craints dans son discours «pro Flacco» (an 28)[2], ce prétorien prévaricateur dont il avait accepté la défense.

Une autre preuve que la ville de Rome renfermait à cette époque une grande colonie juive, habitant en partie majeure la rive gauche du Tibre et les coteaux du mont Vatican, ainsi qu'une île située dans la rivière et reliée à la terre ferme par le «pons Judæorum», c'est un passage du Talmud[3], faisant allusion à une lettre de reproche adressée à Théodos, de Jérusalem, remarquable docteur de la loi, Théodos, avait voulu faire une substitution de l'agneau pascal.

La Judée, par suite de sa fausse position d'État tributaire sans toutefois faire partie de l'Empire, avait beaucoup à souffrir. Elle avait toutes les charges sans avoir

[1] Jos. *Ant.* XIV, 8. 5 et XX, 10. 4.
[2] Cicero *pro Flacco* 28, fin.
[3] Guemara, *Pesachim* 53. a.

les avantages d'une province protégée. Des villes frontières ayant auparavant fait partie de la Judée, des villes fondées par les Juifs et en grande partie habitées par eux, furent détachées de l'Ethnarchie; en outre, les Romains autorisèrent ces villes à relever leurs fortifications, pour pouvoir servir de rempart contre la Judée en cas d'insurrection. Rome leur accorda toute sa faveur pour exciter et entretenir la jalousie et la haine entre les habitants de la Judée et ceux des villes dont la population était mêlée. Antipater se montra aussi prêt à fournir des troupes à Gabinus, le proconsul de Syrie, contre le roi d'Arabie. Il les leva avec l'argent extorqué aux Juifs. Gabinus fit un pas de plus. Pensant que l'unité de la nation avait pour fondement l'unité du Sanhédrin autant que le Temple, il essaya de la briser en établissant cinq Sanhédrins dans différentes villes et en y mettant ses créatures[1]. Mais il se trompa.

Le Sanhédrin était moins une administration politique centrale ou une cour supérieure de justice qu'un corps de législateurs, de savants, souverains interprètes de la loi mosaïque et régulateurs des coutumes de la nation, en un mot la tête et le cœur de la nation. Cette unité, aucun pouvoir émanant du dehors ne pouvait la briser. Aussi la mesure arbitraire de Gabinus ne laissa-t-elle aucune trace dans le pays.

La vie à l'intérieur de la nation était pleine d'activité, à la tête du Sanhédrin brillaient Schemaya (Sameas) et Abdaleon (Pollion)[2]. Leurs décisions firent autorité,

[1] Jos. *Ant.* XIV, 5. 4.

[2] Pour leurs maximes, voir *Mischna Abot* I, 10.

même après leur mort. Ils avaient réuni autour d'eux un grand nombre de disciples.

L'histoire des événements à l'extérieur ne présente rien de saillant à cette époque. Nous apercevons du côté des Juifs des tentatives répétées pour secouer l'odieux joug de l'étranger, et du côté des Romains des répressions, des actes de rapacité et des sacrilèges.

Sur ces entrefaites, le premier triumvirat se fit à Rome. Lors du partage des provinces, la Syrie échut à Crassus, le troisième dans l'alliance, comme dit Schiller, fameux par ses richesses et sa cupidité insatiable. La Judée, sans autre formalité, fut déclarée partie intégrante de la Syrie.

Dans sa marche contre les Parthes, Crassus fit un détour et se rendit à Jérusalem, afin, disait-il, de réparer la faute de Pompée, qui avait respecté le trésor du Temple. Éléazar, le trésorier fidèle, pour sauver le dépôt sacré, lui offrit un équivalent, consistant en une poutre d'or massif dans le Temple, couverte de bois et pesant 300 mines. Crassus jura de respecter le trésor, mais le serment d'un Romain, quelle valeur avait-il? Il accepta l'équivalent, mais ne s'empara pas moins du trésor et des vases sacrés, ces derniers de la valeur de 8000 talents (an 54)[1].

Son entreprise contre les Parthes fut malheureuse, il y perdit la vie et les neuf dixièmes de ses légions. La Syrie leva la tête, la Judée espérait également pouvoir secouer le joug de plus en plus lourd des Romains. Mais comme aucun prince juif n'était présent dans le pays, car le faible Hyrcan ne comptait pas à côté de son puissant ministre, le traître Antipater, qui fournissait même des troupes

[1] Jos. *Ant.* XIV, 7. 1.

aux Romains contre ses propres nationaux, le reste du peuple dans la Judée ne pouvait opposer qu'une bien faible armée aux débris des légions romaines renforcées par les troupes d'Antipater. Les Juifs succombèrent. 30,000 guerriers furent vendus comme esclaves (an 52)[1].

Après avoir rompu avec Pompée et l'avoir vaincu à Pharsale (an 48), César devint maître unique de Rome. Antipater, qui avait été partisan zélé de Pompée, tremblait. Mais souple et sans pudeur, il fit sa cour à César dès que la fortune se fut mise de son côté, et avec tant d'empressement et d'habileté qu'il réussit à se faire nommer administrateur (ἐπιτροπος).

César traita la Judée avec indulgence, avec équité, pourrait-on dire, en se mettant au point de vue romain. Il rendit à la mère-patrie quelques provinces qui précédemment en avaient été détachées. Il mit fin à un abus des tribunaux de l'Asie Mineure qui, pour vexer les Juifs, les forçaient à comparaître de préférence le jour de sabbat. Il autorisa la construction de nouvelles synagogues. La Judée reconnaissante ne fit aucune tentative ouverte pour secouer le joug romain pendant le règne de César. Mais elle ne pouvait oublier son indépendance perdue. Elle le pouvait d'autant moins qu'Antipater, l'esclave étranger, comme on l'appelait, disposait du pays comme d'un patrimoine. Il fit nommer Phasael, son fils aîné, gouverneur de Jérusalem et de la Judée, et Hérode, son fils puîné, gouverneur de la Galilée.

[1] Jos. *Ant.* XIV, 7. 3.

CHAPITRE II

Hérode comme gouverneur. — Hérode devant le Sanhédrin. — Cassius. — Antigone, roi de la Judée. — 3e siège de Jérusalem. — Crimes de Hérode. — Dispositions d'Antoine à l'égard des Juifs. — Celles d'Auguste à leur égard. — Mort de Hérode.

L'historien Græetz, s'exprime de la manière suivante sur le compte de Hérode[1] :

« Ce jeune homme était le mauvais génie de la nation « juive qu'il rêva de livrer pieds et poings liés aux Romains, « ses bourreaux. Dès sa première apparition à l'horizon, « pareil à un nuage noir portant le malheur dans ses flancs, « il projette une ombre lugubre sur la vie de la nation, « ombre s'épaississant de jour en jour jusqu'à ce qu'elle « couvre l'horizon entier et l'enveloppe d'épaisses ténèbres « d'où toute clarté a disparu et dans laquelle tout passant « trébuche et tombe fatalement. »

Le protégé des étrangers devint l'ennemi du peuple, dans le cœur duquel l'amour de la patrie grandissait à mesure que s'appesantissait la servitude.

Ezekia, qui avait entrepris une guerre de guérillas sur les montagnes de la Galilée, fut pourchassé par Hérode, pris par lui et décapité sans jugement, avec ses lieutenants. Les patriotes, qui pleuraient dans Ezekia un des leurs, furent consternés : ils prévoyaient qu'avec le pouvoir dans

[1] Vol. III, p. 151.

les mains d'Antipater et de ses fils, la nation serait saignée jusqu'à la dernière goutte.

Hyrcan, quoiqu'il eût à peu près perdu toute autorité, ne put plus résister aux clameurs du peuple qui le poursuivaient chaque fois qu'il se rendait au temple ; les mères des victimes demandèrent justice. Enfin il sut une fois prendre une résolution virile. Il somma Hérode de venir se justifier devant le Sanhédrin. Hérode bravant la justice de son pays se présenta revêtu de pourpre, armé et entouré de ses satellites. Le Sanhédrin trembla, sauf Schemaya, le président : « L'accusé d'assassinat ne se présente-t-il pas, dit-il, comme avec l'intention de nous livrer à la mort, si nous osons le condamner? Cependant je blâme moins celui qui est devant vous que vous-mêmes et le roi, de supporter une pareille injure à la majesté de la justice. Sachez donc que celui devant qui vous tremblez aujourd'hui, vous livrera, un jour, tous à la hache du bourreau[1]. » Ces paroles se réalisèrent plus tard à la lettre. Hyrcan, pris de peur, fit remettre la décision à une autre séance. Hérode partit sans attendre la suite de son procès. Il reçut de Sextus César, parent de Jules César, le gouvernement de la Cœlesyrie pour prix de cet affront au Sanhédrin, an 46.

César ayant disparu en 44, de nouveaux malheurs fondirent sur la Judée. Les Juifs de Rome pleuraient le vainqueur de Pompée[2], qui avait été le seul de tous les grands de Rome animé de bienveillance à leur égard.

Cassius, se rendant en Syrie pour lever des troupes et

[1] Jos. *Ant.* XIV, 9. 4.

[2] Suetone, *Jules César*, 84.

de l'argent, crut bien faire de commencer par la Judée qui, dans sa pensée, devait renfermer des trésors inépuisables. Il avait été témoin du vol du Temple par Crassus. Mais il trouva le pays appauvri. Les seigneurs iduméens, élèves accomplis des Romains, leurs maîtres en rapacité, exténuaient le peuple pour leur propre compte. Hérode, le cruel et servile Hérode, tour à tour césarien et républicain suivant ses intérêts personnels, fut le seul des trois gouverneurs qui parvint à réunir les sommes imposées, mais au prix de quelles exactions ! Malich, un autre des trois gouverneurs, ami fidèle de Hyrcan et plein de pitié pour le peuple, chercha à temporiser. Mais Cassius, pour couper court à ces lenteurs, l'obligea à payer sa quote part sur sa fortune privée[1].

Les fils d'Antipater, d'accord avec le chef romain, le firent assassiner à Tyr, le considérant comme un obstacle à leur ambition.

Le parti du peuple saisit de nouveau les armes pour se débarrasser de cette engeance, suppôt des Romains. Mais cet effort fut encore vain : les Iduméens avaient en leurs mains les forces organisées du pouvoir ; ils étaient d'ailleurs soutenus par Félix, général romain. Une levée de boucliers organisée par Antigone, fils d'Aristobule II — qui était parvenu à s'échapper de Rome — eut le même sort. Hyrcan, terrorisé par ses ministres tout puissants et affolé par tant de malheurs, commit la lâcheté de fiancer sa fille, la belle et si malheureuse Marianne, à Hérode, ce tigre à face humaine. Il espérait par là détourner de lui les soupçons de Hérode au sujet de Malich. Il

[1] Jos. *Ant.* XIV, 11. 2.

ne fit que causer le malheur de sa fille et préparer sa propre perte.

Les républicains battus à Philippes et leurs chefs Brutus et Cassius morts, Rome était de nouveau aux pieds d'un triumvirat. Les Iduméens qui, jusqu'au dernier moment, avaient soutenu les républicains de toutes leurs forces, tremblaient. Mais Hérode ne désespéra pas, comptant sur sa souplesse, sur sa faconde. Ce maître en astuce et en perfidie sut conjurer la tempête et parvint à gagner les bonnes grâces d'Antoine à qui échut la Syrie dans le partage des provinces. Lui et son frère furent confirmés dans leurs charges, tandis que la députation du parti du peuple, qui était venu accuser Hérode, fut jetée en prison et qu'une seconde députation plus nombreuse et composée de notabilités, au nombre de mille, fut écrasée sous les sabots de la cavalerie romaine[1].

Pendant un instant, mais hélas! de bien courte durée, la Judée sut secouer le joug romain et put se croire libre, indépendante. Mais c'était la flamme de la lampe qui, avant de s'éteindre, jette pour la dernière fois, une vive lueur.

Les Parthes, profitant des troubles créés par la guerre civile à Rome entre les républicains et les légions d'Antoine, firent une incursion heureuse en Syrie et dans l'Asie Mineure. Appelés en Palestine par les partisans d'Antigone, pour leur aider à chasser les Iduméens de plus en plus odieux au peuple juif, et soutenus naturellement par le parti du peuple, les Parthes entrèrent dans Jérusalem et installèrent Antigone roi de la Judée.

Mais autant les premiers Macchabées avaient été ha-

[1] Jos. *Ant.* XIV, 13. 1 et 2.

biles et héroïques, autant les derniers étaient incapables et faibles. Antigone ne sut rien entreprendre pour maintenir et fortifier sa position, même après que la Galilée se fut déclarée en sa faveur; il ne sut pas même conserver la confiance du peuple.

Un tel homme était-il de taille à l'emporter sur Hérode dont l'ambition, l'énergie et l'audace étaient sans bornes? A pied, à travers mille obstacles, l'Iduméen arriva à Rome et fit si bien que le Sénat le nomma roi de la Judée et déclara Antigone ennemi de Rome.

Ce point obtenu, bien que réduit à ses propres forces, sans argent, sans troupes, il partit plein de confiance. Il débarqua à Acco (an 39), s'adressa à ses anciens amis pour les gagner à sa cause et pour se procurer, par eux, le nerf de la guerre. Il réussit encore. Mais les Romains, fidèles à leur politique, le soutinrent peu. Ventidius, le général romain en Syrie, n'entreprit rien de sérieux en sa faveur. Il préféra rester spectateur du drame qui allait se jouer sous ses yeux entre les deux prétendants juifs pour n'intervenir en faveur de Hérode que lorsque les deux partis seraient suffisamment affaiblis.

Pour mettre fin à cette inaction des généraux romains, Hérode quitta subitement le camp, qu'il confiait à son frère Joseph, et se rendit au camp d'Antoine, qui était devant Samosata. Celui-ci ordonna au général Sosius de venir en aide avec deux légions à Hérode, nommé par Rome roi de la Judée.

Pendant l'absence de Hérode, la guerre avait traîné en longueur; elle ne fut poussée avec vigueur que lorsque les légions romaines eurent fait leur jonction avec les troupes de Hérode. Jérusalem fut assiégée pour la troisième fois

dans l'espace de peu d'années. Les chefs du Sanhédrin déconseillèrent la résistance, mais ils ne furent pas écoutés.

Après un siège de 40 jours, le mur extérieur tomba, et après un nouveau siège de 15 jours, les Romains firent tomber une partie de la muraille intérieure, — c'était un jour de sabbat, jour où les assiégés ne défendaient pas les remparts, — ils se lancèrent furieux dans la vieille ville et le Temple, massacrant tout ce qu'ils rencontraient, sans respect ni du sexe ni de l'âge, et étranglant les prêtres près de l'autel. Cette prise eut lieu au mois de Sivan, le triste jour de l'anniversaire de l'entrée de Pompée au Temple[1]. Antigone fut fait prisonnier et, à la demande de Hérode, Antoine le fit crucifier, et cela contrairement à tous les usages, car Antigone était citoyen romain[2].

Hérode, auquel les Romains décernèrent le surnom de Grand, parce qu'il était vil, rampant et prodigue envers eux, fut pour le peuple juif un tyran furieux, un vrai fléau. Il le pressura sans mesure aucune pour satisfaire son goût du faste et l'avidité insatiable de ses maîtres; il fit couler le sang à flots par la main du bourreau, et Rome lui souriait comme à un de ses enfants. Le monstre emprunta aux Romains aussi la coutume barbare et révoltante pour l'esprit juif de confisquer les biens des condamnés au profit de sa caisse.

Il faudrait des volumes pour raconter tous ses crimes devenus proverbiaux. Il finit par dégoûter même les Romains à tel point qu'Auguste disait, à la nouvelle de l'exé-

[1] Jos. *Ant.* XIV, 16. 2.

[2] Strabon, citat. de Jos. *Ant.* XV, 1. 2. Plutarque, *Vie d'Antoine* 44; Dio Cassius, id.

cution d'Antipater, fils de Hérode, qu'il aimerait mieux être le cochon de Hérode que son fils[1]. On comprend aisément que le peuple l'avait en horreur, pour lui-même, et comme la créature des Romains.

Les Pharisiens, les vrais patriotes, dont le parti comprenait la grande majorité de la nation, lui en voulaient particulièrement à mort. Mais forcés de dissimuler leur haine, elle ne se trouve indiquée dans l'Agada que d'une manière voilée, par des allusions, par des expressions familières aux habitués des écoles. Quoique roi des Juifs, il fut Romain autant que le pire des Romains; d'où l'expression de «Edom» pour désigner Rome aussi bien que la race de Hérode.

Comme tous les grands criminels, il était sombre, ombrageux, soupçonneux, se croyant entouré d'ennemis, et pour eux il tenait ses bourreaux toujours prêts. Il a tellement nagé dans le sang que les légendes lui en imputent qu'il n'a peut-être pas versé. L'hécatombe rapportée dans l'Évangile Saint-Matthieu (II, 6) pourrait bien n'être qu'une de ces légendes, car elle n'est confirmée par aucun auteur.

Rien ne peint mieux le monstre que sa disposition d'esprit à ses derniers moments. Sa suprême pensée fut une pensée de meurtre. Se sachant abhorré du peuple et des membres de sa propre famille, il ordonna, presque agonisant, l'arrestation des citoyens les plus notables de Jérusalem, les fit enfermer dans l'arène avec l'ordre de les massacrer tous dès qu'il aurait rendu le dernier soupir, pour empêcher à Jérusalem la joie que sa mort devait, selon

[1] Macrobus, *Saturninus* II, 4.

sa prévision, y faire éclater. Cette mesure heureusement ne fut pas exécutée.

Certaines gens — et même des historiens — pour juger un homme, ne voient ni ses vertus, ni ses vices, ni ses crimes les plus monstrueux. Ses succès ou ses insuccès seuls leur servent de mesure. Pour ceux-là, — comme pour les Romains, dont il était un élève accompli, — Hérode était grand et admirable. En effet, n'ayant pas le sens moral, mais ayant de l'intelligence et une audace de bandit, il devait réussir dans ses entreprises et il réussit en effet. Ainsi, partisan d'Antoine, élevé par lui sur le trône, il l'abandonna sans vergogne dès que la fortune lui eut tourné le dos et jura fidélité à Octave. Cléopâtre chercha vainement à le compromettre auprès d'Antoine, il sut toujours éviter ses pièges.

Auguste fut bienveillant envers les Juifs. Il confirma pour ceux d'Alexandrie l'égalité de leurs droits avec ceux des autres habitants. La confiance qu'il plaça en eux fut si grande que, dans ce temps de trouble, il les préposa à la garde des fleuves, insigne marque de confiance, si on considère que l'Égypte était, à cette époque, le grenier de Rome et que le port d'Alexandrie était surveillé si sévèrement qu'un sénateur même ne pouvait s'y rendre sans une autorisation spéciale de César[1]. Il leur accorda aussi la faveur exceptionnelle de faire remettre au lendemain les distributions de blé au peuple, si elles tombaient sur le jour de Sabbat[2].

Il n'est pas certain, comme la légende le veut, qu'Oc-

[1] Jos. *contre Apion* II, 5.
[2] Jos. *Ant.* XIX. 5. 2.

tave se soit rendu à Jérusalem et qu'il ait fait des présents au Temple; le Talmud rapporte toutefois que depuis le règne d'Octave des sacrifices furent offerts au Temple à l'intention des empereurs romains. Octave accorda également des faveurs aux autres colonies juives.

Le bandit iduméen se survécut dans son testament. Il y traita son peuple comme il l'avait fait toujours, le considérant comme sa chose, comme sa propriété. Il le partagea donc entre ses fils et ses parents: Archelaüs reçut la Judée et la Samarie avec le titre de roi; Hérode Antipas, la Galilée avec la Pérée, et Philippe le Gaulanitis, la Batania, Trachonitis et Panias; sa sœur Salomé reçut les revenus de plusieurs villes. Ces dispositions testamentaires ayant besoin de la sanction de l'empereur, Hérode ne manqua pas de faire appel à sa bienveillance. De leur côté, les fils, dignes rejetons de leur père, allèrent se prosterner à ses pieds, rivalisant de bassesses, non seulement pour obtenir la sanction, mais aussi pour se faire favoriser les uns aux dépens des autres.

En même temps ils crurent utile de se faire bien venir auprès du peuple, d'avoir son approbation.

CHAPITRE III

Archelaüs. — Époque de guerre de Varus. — La Judée déclarée province romaine. — Les procureurs Coponius, Marcus Ambivius, Annius Rufus. — Les Écoles et les Partis (Sectes) à Jérusalem. — Les procureurs Valerius Gratus et Ponce-Pilate.

Archelaüs, en prenant possession du pouvoir, promit donc au peuple réuni d'alléger son fardeau et de lui accorder un peu de liberté. Mais le peuple ne se contenta pas de vaines promesses et formula des demandes positives. C'était la veille de la fête de Pâque et par cela même l'affluence était énorme. Archelaüs, craignant des désordres, peut-être même une révolte ouverte, fit surprendre la foule par la garnison étrangère et la fit massacrer. La cavalerie postée dans la plaine écrasa les fuyards. Trois mille personnes perdirent la vie en ce jour. Ce fut là son don de joyeux avènement[1].

Ses cohéritiers s'emparèrent avec empressement de cet événement pour en faire un objet d'accusation auprès d'Auguste.

Tous les prétendants se rendirent à Rome pour mendier les faveurs du puissant dispensateur de couronnes. Archelaüs, pendant son absence, confia le pays à Quintilius Varus, le proconsul de Syrie.

[1] Jos. *Ant.* XVII, 9. 2 et 3.

Des événements graves surgirent pendant le peu de temps que dura l'administration de Varus. Cette époque est désignée dans l'histoire sous le nom de *πόλεμος Οὐάρου*, en hébreu Polemos Schel Varus. Les misères qu'elle vit naître étaient hors de proportion avec sa durée. Le peuple, irrité du massacre de tant d'innocents, se révolta partout contre les Hérodiens et les Romains, mais comme les insurgés agissaient sans plan, sans chef reconnu, en bandes séparées — espèce de guerre de guérillas, — le résultat fut, non une amélioration, mais une aggravation de la situation.

Sabinus, trésorier d'Auguste, autre oiseau de proie, arrivé dans le pays pour faire main basse sur les trésors de Hérode et sans doute aussi sur ceux du Temple, poussa le peuple presque ouvertement à l'insurrection pour avoir occasion d'intervenir[1].

La fête de Pentecôte était proche. Conformément à une prescription mosaïque[2], le peuple des provinces affluait à Jérusalem. Il se joignit à celui de la capitale et ensemble ils attaquèrent la garnison romaine de la ville et la forcèrent à se retirer dans les citadelles près du Temple. Sabinus appela Varus à son secours. Celui-ci réunit ses légions, ordonna aux rois vassaux de lever des troupes et de les joindre aux siennes. Pour déployer tant de forces, Varus dut juger menaçante l'insurrection. Il ne les dirigea pas cependant uniquement contre Jérusalem, mais aussi contre un nouvel ennemi qui avait surgi en Galilée dans la personne de Juda, le Galiléen, devenu bientôt la terreur de tous ceux qui étaient amis des Romains. Ce

[1] Jos. *Ant.* XVII, 9. 3. id. 10. 1.
[2] Exode XXIII, 17. id. XXXIV, 23. Deuter, XVI, 16.

patriote avait autant de haine contre les Romains et les Hérodiens, leurs créatures, que d'amour pour la patrie, amour allant jusqu'à la folie. Il réunit autour de lui un grand nombre de partisans, animés des mêmes passions. Ils étaient presque tous Galiléens, gens simples, peu instruits, mais facilement inflammables. Ce fut le parti des zélateurs qui bientôt domina le peuple et causa à Rome plus de soucis que les Germains et les Gaulois réunis[1].

Cette première levée de boucliers, bien qu'elle fût presque générale, ne tarda pas à être vaincue, n'étant qu'un mouvement irréfléchi, une explosion de colère sans plan ni unité de direction.

Varus entra dans Jérusalem sans combat, ce qui ne l'empêcha pas de clouer à la croix 2000 prisonniers[2].

Pendant ce temps, les Hérodiens se disputaient les faveurs de César. En même temps qu'eux se présenta devant l'empereur une députation de 50 hommes pris parmi les plus considérés de la Judée ; elle était soutenue par 8000 Juifs habitant Rome. Ils plaidèrent la cause du peuple contre ces princes étrangers et indignes. Mais Auguste, en vrai Romain, se soucia peu de l'intérêt d'un peuple vaincu. Le sien, celui de ne pas paraître ingrat envers Hérode, le décida seul. Il confirma donc le testament de ce dernier avec cette légère modification qu'il enleva le titre de roi à Archelaüs, et ne lui laissa que celui d'Ethnarque[3].

Archelaüs régna sans éclat, il ne fut guère estimé. Il mécontenta les Juifs et les Samaritains. Il blessa la suscepti-

[1] Tacitus, *Historiæ* 5. 9.
[2] Jos. *Ant.* XVII, 9. 10.
[3] Jos. *Ant.* XVII, 11. 1-5.

bilité des *Pharisiens*, — ce terme est ici employé par égard aux traditions historiques ; car il serait plus juste et plus conforme à la vérité de les appeler le parti religieux de la nation, — il blessa la susceptibilité des Pharisiens par son mariage avec sa belle-sœur Glaphyra, union prohibée par la loi. Il eut une triste fin ; il fut banni par Auguste à Vienne en Gaule (an 7).

Les autres ethnarques, Hérode Antipas et Philippe, ne furent pas entraînés dans la disgrâce de leur frère.

La Judée, déclarée province romaine, fut placée sous la juridiction directe de Rome, dont l'autorité était représentée par un procureur. Les fonctions de celui-ci consistaient à veiller à l'ordre et à la tranquillité du pays, ainsi qu'à la rentrée des impôts. Il avait également dans ses attributions la juridiction criminelle, le droit de vie et de mort et le contrôle du Sanhédrin. Toute autorité politique fut enlevée à ce dernier. Il ne lui restait que la juridiction civile et le droit de légiférer en matière purement religieuse[1].

Le procureur s'arrogea aussi le droit d'investiture des grands prêtres et de la garde des vêtements sous scellés.

Coponius fut le premier procureur romain dans la Judée. Le proconsul de Syrie, Quirinus, l'accompagna pour procéder à son installation, ainsi qu'à la confiscation de la fortune personnelle d'Archelaüs et pour introduire le « *census* »[2]. Cette dernière mesure exaspéra toutes les classes de la population : personne ne pouvait comprendre que

[1] Jos. *Ant.* XVIII, 1. 1 ; id. XX, 9. 1. Évangile St. Matthieu XXVII, 11 et passages parallèles dans les autres Évangiles.

[2] St. Luc II, 1 et 2.

l'autorité politique pût avoir, sur la fortune privée, un droit d'inquisition. Les personnes qui acceptaient une charge quelconque dans l'administration du *census*, telles que celle de receveur de péages, devenaient, par ce fait, suspectes au peuple. Le « Moches » était considéré comme n'ayant ni foi ni loi, et assimilé au voleur[1].

Coponius ne resta dans la Judée que pendant trois ans. Son successeur fut Marcus Ambivius, remplacé bientôt aussi lui par Annius Rufus. Trois sangsues pendant sept ans (7-14).

Pour bien se rendre compte de l'état des esprits dans la Judée à cette époque et à celle qui la suit immédiatement, il est nécessaire de connaître un autre facteur qui exerçait son influence sur les événements : les Écoles et les Partis religieux[2].

Les successeurs de Schemaya et Abtalion, en qualité de président du Sanhédrin et de chef des Écoles, étaient, après un court intervalle, Hillel et Schammaï. Le premier entra en fonctions sous le règne de Hérode, au moment où celui-ci, après la bataille d'Actium, se mit en route pour saluer le nouveau maître (an 31).

Hillel était descendant utérin de David, mais il était pauvre et n'avait pu faire ses études qu'à force de courage et de persévérance. Il est considéré par les Juifs comme un des premiers maîtres en Israël. Il était aimé du peuple pour sa douceur proverbiale, sa bonté incomparable et sa

[1] St. Matthieu V. 46. 47.

[2] J'évite à dessein le mot secte qui ne répond pas à l'état de choses existant. La divergence des vues dans les questions religieuses n'était pas assez prononcée entre Saducéens, Pharisiens et Essénéens pour en justifier l'emploi.

patience à toute épreuve. On raconte[1] qu'un jour un païen, après avoir été éconduit par Schammaï, s'était présenté devant Hillel lui déclarant qu'il se convertirait au judaïsme, si lui, Hillel, pouvait lui enseigner la doctrine juive pendant qu'il se tiendrait sur une jambe. Le maître, sans se fâcher, lui répondit : « Ne fais pas à autrui ce que tu n'aimes pas qu'on te fasse », voilà la loi, le reste n'est qu'application de ce principe. C'est une paraphrase du précepte mosaïque, « aime ton prochain comme toi-même »[2]. Les disciples de Hillel pratiquaient les mêmes principes d'amitié, de douceur, d'indulgence et de simplicité. Tous voulurent la paix avec Rome et entre les divers partis de la nation[3]. L'état malheureux du pays fut considéré comme une épreuve envoyée par Dieu. L'école était portée à interpréter toujours les dispositions de la loi pour faciliter, pour atténuer « lehakel », suivant le langage du Talmud et jamais pour aggraver « lehachmir ».

Schammaï, son collègue dans le Sanhédrin et son confrère comme chef d'école, opinait en sens contraire et était rigoriste puritain. Il ne faudrait pas cependant croire qu'il était farouche et peu accessible. Il avait, au contraire, pour principe d'accueillir tout le monde avec bienveillance[4]. Les Schammaïtes aspiraient à une grande pureté lévitique.

(Les Essénéens se recrutaient parmi les adhérents de l'école de Schammaï.)

L'école de Schammaï était très sévère dans la régle-

[1] *Talmud*, *Sabbat*, 30 b.
[2] Levit. XIX, 12.
[3] Mischna Abot, I, 12.
[4] Mischna Abot. I, 15.

mentation des lois matrimoniales[1]. Les Hillelites étaient accueillants aux prosélytes, les Shammaïtes leur étaient peu sympathiques. Les derniers, dans l'interprétation rigoureuse de la loi, ne faisaient exception qu'en faveur des dispositions relatives à la défense du pays. Le siège d'une ville peut être continué le jour du Sabbat jusqu'à sa reddition.

Cette disposition émane du maître même[2].

Ce relâchement dans l'interprétation des lois sabbatiques contrastant avec sa sévérité partout ailleurs venait de sa haine contre les païens.

Un de ses meilleurs disciples, du nom de Zadok, se ligua avec Juda le Galiléen pour fonder un parti religio-républicain, le parti des Zélateurs. Le principe fondamental de ce parti était l'admission rigoureuse d'une théocratie pure. Dieu seul est le souverain maître et à lui seul sont dues obéissance et soumission, directement. Tous ceux qui prétendent se mettre à la place de Dieu ou être Dieu lui-même, — c'était le cas des empereurs romains, qui, en cette qualité, exigeaient soumission et obéissance, — devaient être considérés comme les pires ennemis de la patrie et traités comme tels. Il fallait les combattre avec le déploiement de toutes ses forces, sacrifier à cette cause fortune et vie. Ces idées exaltées, quelque exagérées qu'elles paraissent, étaient la conséquence naturelle de l'état de trouble extraordinaire dans lequel se trouvait la nation à cette époque. Elles germaient et se développaient sous les coups du fouet romain.

[1] Guemara, *Guittine* 81 a.

[2] Guem., *Sabbat* 19 a.

Le parti des Zélateurs grandit rapidement. Ils se donnaient eux-mêmes le nom de « Kannaïm » (Zélateurs) et se considéraient comme les continuateurs de l'œuvre de Mathathias, le premier Macchabée, de Phineas, petit-fils d'Aaron[1] et du prophète Élie[2]. Ils entrèrent bientôt en scène.

Les partis politico-religieux existant à cette époque étaient les Saducéens, les Pharisiens et les Essénéens (Ébionites) et bientôt après il y en eut encore deux autres fondus partiellement avec eux, les Zélateurs et les Sicariens.

Les *Saducéens*, étaient le parti des riches, des patriciens, des politiciens qui plaçaient les affaires de l'État au-dessus des questions religieuses et sociales. Leur principe était la politique avant tout, la religion après. La satisfaction de leur ambition et la jouissance de leur fortune trouvaient leur compte dans cette manière de voir. Ils étaient versés dans la littérature et imbus de la philosophie grecques. Ils tiraient leur nom de Zadok, un des disciples d'Antigonos de Socko, qui avait vécu au temps de la domination de la Syrie dans la Judée.

En matière religieuse, leur doctrine se basait sur un mot de leur maître[3]. La croyance à la résurrection des morts ne pouvait, d'après eux, se déduire du Mosaïsme[4]. Il existait encore d'autres divergences entre eux et les Pharisiens. Quant au caractère, les Saducéens sont représentés comme des aristocrates orgueilleux, dédaigneux et peu accessibles au peuple, aux déshérités.

[1] Nombres XXV, 11.

[2] 1er Livre des Rois XIX, 10.

[3] Mischna, *Abot* I, 3.

[4] Sanhédrin צדוקין אומרין אין · תחית המתים מן התורה et voir Saint-Marc XII, 18.

Les *Pharisiens* tirent leur nom du mot hébreu « parasch », séparer. Ils aspiraient à acquérir une pureté lévitique plus prononcée que le commun du peuple, ils aimaient à se séparer, à s'éloigner de tout ce qui était commun et impur. Ils étaient stricts dans l'observation de la loi et subordonnaient tout, même la politique, à ses prescriptions. Ils sont peints dans les documents anciens (sauf les Évangiles) comme des hommes paisibles, simples de mœurs, sévères dans l'accomplissement du devoir, ennemis déclarés du luxe, pleins de douceur envers les pauvres et les malheureux. Tous les docteurs de la loi, les Simon, les Abtalion, les Hillel, les Shammaï, les Gamaliel, les Akiba, étaient des Pharisiens. Le peuple leur était sincèrement dévoué et les prenait pour modèles.

Les *Essénéens* ou mieux Esséens, formaient bande à part. Ils poussaient la pureté lévitique à l'extrême, s'abstenaient de bien des choses permises par la loi, vivaient séparés du peuple et formaient des communautés à part, se distinguaient du commun jusqu'aux vêtements et faisaient des ablutions fréquentes et des prières en commun. Le célibat était en honneur chez eux. Ils paraissent tirer leur nom du mot syriaque : « Asva ou Assa » « guérison ». Ils passaient et aimaient à se faire passer pour guérisseurs de malades. Jean-Baptiste était Essénéen.

CHAPITRE IV

Auguste. — Tibère. — Première persécution des Juifs à Rome. — Les procureurs Valérius Gratus et Ponce-Pilate. — Mouvement messianique. — La naissance du Christianisme. — Les bonnes dispositions du proconsul Vitellius. — Agrippa.

La mort d'Auguste n'amena pas de changement dans la position des Juifs. Ce prince, comme nous l'avons vu, s'était montré bienveillant envers les Juifs, ainsi que l'impératrice (Livia); mais on aurait tort d'en conclure qu'Auguste aimait la religion juive[1].

L'antipathie pour la religion juive chez Auguste et chez son successeur (Tibère) peut s'expliquer par la circonstance qu'un grand nombre de dames romaines de la haute société s'étaient, à cette époque, converties au judaïsme; — l'obligation de la circoncision était un obstacle pour la conversion des hommes, — et que les empereurs pressentaient que l'idée juive renverserait les autels à Rome, ainsi que les statues des Césars.

Tibère se montra, au commencement de son règne, assez bienveillant pour les Juifs de la Palestine, il allégea le fardeau des impôts et céda à leur désir d'avoir un autre gouverneur à la place de Varus.

Ce fut Valerius Gratus qui administra le pays pendant

[1] Suetone, *Auguste*, 93.

onze ans (17-28)[1]. Mais Tibère ordonna une persécution contre les Juifs à Rome même. C'était la première persécution officielle des Juifs par les Romains. — En voici la cause:

Une dame romaine de haute naissance, Fulvia, la femme de Saturnius, sénateur très considéré à la cour, convertie au judaïsme, envoya de riches présents au temple de Jérusalem. Mais les personnes chargées de l'envoi, les propres maîtres convertisseurs de Fulvia, s'approprièrent ces présents.

Tibère, probablement incité par Séjan, son ministre tout puissant, punit tous les Juifs de Rome pour les méfaits de deux d'entre eux[2]. Il leur ordonna ainsi qu'aux prosélytes d'abjurer leur foi dans un délai fixé, sous peine d'être tous expulsés de Rome. Comme l'abjuration n'eut pas lieu à la date indiquée, 4000 adolescents juifs furent exilés en Sardaigne pour combattre les brigands. Ils y périrent tous, non par le climat rude, ni par les brigands, mais tués par les Romains[3]. Les autres Juifs furent expulsés.

Gratus, le nouveau gouverneur, prit plaisir à irriter le peuple par le fréquent changement des titulaires du pontificat. Pendant les onze années de son administration, il n'y eut pas moins de cinq de ces changements.

Les deux princes Hérode Antipas et Philippe ne se distinguèrent par aucun fait remarquable, ni à l'intérieur, ni à l'extérieur. Tous les deux, serviles envers les Romains, surent se maintenir dans les bonnes grâces des empereurs.

Le successeur de Gratus dans l'administration de la

[1] Jos. *Ant.* XVIII, 2.

[2] De tout temps — et aujourd'hui encore — le monde a fait peser sur les Juifs cette inique responsabilité collective.

[3] Suetone, *Tiberius*, c. 34, et *Annales de Tacite*, 2, 23.

Judée fut le fameux Ponce-Pilate, qui dès son entrée en fonctions se montra dur, cruel, inflexible. N'était-il pas la créature de Séjan? Il se montra disciple et instrument docile de ce maître en fourberie et en cruauté. Ce qu'aucun gouverneur n'avait encore osé faire, il le tenta. Il projeta d'outrager la nation en faisant venir à Jérusalem les étendards romains surmontés, comme on sait, de statuettes en or, effigie des empereurs, pour les placer dans le Temple. Les Juifs ne purent supporter une pareille profanation. Des délégués du peuple, auxquels s'étaient même joints des membres de la famille hérodienne, se rendirent à Césarée, la résidence du procureur, pour le supplier de faire éloigner les statuettes. Ils restèrent dans la posture de suppliants pendant cinq jours. Les menaces de Ponce-Pilate de les faire sabrer restèrent sans effet sur eux. Ils déclarèrent qu'ils préfèreraient mourir plutôt que de tolérer une atteinte à leur croyance religieuse[1]. Ponce-Pilate dut céder.

Cette agitation à peine calmée, le procureur provoqua une autre effervescence dans la population de Jérusalem. Il fit une tentative de prendre le trésor du Temple sous prétexte de faire construire un aqueduc près de Jérusalem. Le peuple l'assiégea dans son palais. Pour sortir de sa position critique, comme il n'osait pas outrepasser ses instructions en faisant intervenir ouvertement les troupes, il fit déguiser une partie de ses soldats en gens du peuple, qui sous ce déguisement se mêlèrent à la foule et l'assassinèrent[2] (an 30)

[1] *L'ambassade de Philon à Caïus Tibère.* M. 589 et la suite.
[2] Jos. *Ant.* XVIII, 3-2.

A cette époque, pendant que sous l'administration tyrannique de Ponce-Pilate, le peuple était plongé dans l'inquiétude pour son avenir qui s'annonçait de plus en plus sombre et menaçant, il se produisit un événement peu remarqué d'abord, mais grandissant rapidement en importance et en étendue.

Un courant d'espérance naquit dans le peuple. Il attendait une intervention céleste pour le délivrer de ses malheurs devenus insupportables; il crut arrivé le moment de la venue du Messie promis par les prophètes. Cette croyance était vivante dans l'âme de la nation. Aussi plus d'un exalté tenta-t-il, à cette époque et ultérieurement, de se faire passer pour le messie d'Israël.

Ces hommes, sincères pour la plupart, étaient animés d'un amour immense pour le peuple et d'un désir ardent de travailler à sa régénération morale, afin de le voir placé au premier rang parmi les nations. Le peuple attendait chez son messie une vie sainte, et peut-être avec plus d'anxiété encore, qu'il fît des miracles éclatants et par-dessus tout qu'il le délivrât du joug étranger. Ce courant était bien plus prononcé chez les pauvres et les déshérités que dans la classe des riches. Ceux-ci et les amis des Romains le voyaient d'un mauvais œil.

Depuis le retour de l'exil de Babylone, les penseurs profonds ne considéraient l'état actuel du peuple et du pays que comme un état transitoire. Élie n'avait pas encore paru pour ramener le cœur des pères vers les enfants et le cœur des enfants vers les pères[1]. Les Ourim et Tourim n'étaient pas encore retrouvés.

[1] Malachie III, 23. 24; Ben Sirach XLVIII, 10. 10. Mischna *Adajot* fin.

Au premier rang des hommes connus sous le nom de messie, brillait Jésus de Nazaret.

L'histoire de sa jeunesse est peu connue. Son rôle ne prend date que lorsque, par ses enseignements et ses miracles, il sut attacher à sa personne quelques hommes dévoués, zélés, presque tous des Galiléens et qu'il parvint à grouper autour de lui des adhérents, pauvres pour la plupart. Il était d'une grande douceur de caractère, d'une compassion vive pour les misères et les souffrances des malheureux, ce qui le faisait aimer des affligés et des misérables.

Il ne semble pourtant pas que pendant sa vie le nombre de ses adhérents ait dépassé deux mille. Grætz les évalue à 1400. Il est presque certain que comme Jean qui se disait son précurseur, il faisait partie de la secte des Essénéens ; au moins leur semble-t-il avoir emprunté toutes ses pratiques : le baptême, c'est-à-dire le bain journalier, les « Toblé schacharith », de la Mischna, était une pratique essénéenne; la pureté lévitique à laquelle il aspirait était non moins en honneur dans cette secte, puis le Nasiréat, le célibat, la vie en commun et le vœu de pauvreté. Ce qui distinguait encore cette secte, c'était l'art de guérir ou faire des cures miraculeuses et des exorcismes[1]. Les expressions dont Jésus se servait dans ses entretiens étaient également empruntées de préférence au vocabulaire essénéen.

Preuve aussi la similitude des principes de Jésus avec ceux de cette secte, tels que : « Il vaut mieux être des opprimés que des oppresseurs ; savoir entendre des insultes

[1] Jos. *bell.* II, 8, 6 et Pesachim, 56 *a*.

que de répondre par des insultes » ; puis encore ce principe : « Fais tout par amour de Dieu et réjouis-toi des souffrances[1] ».

Quant à l'enseignement du Christ, tous les critiques anciens et modernes sont unanimes à reconnaître qu'il a sa source dans la doctrine juive ; au peuple juif aussi étaient destinés et sa mission et son enseignement, tous ses discours, toutes ses paroles en font foi[2].

Après sa mort seulement, il fut question de la conversion des païens. L'enseignement de Jésus n'était cependant pas purement juif, il prit de bonne heure une teinte de mysticisme emprunté, sans aucun doute, aux écoles d'Alexandrie, mysticisme qui n'était pas admis dans les écoles de la Palestine. Le logos de Philon est devenu dans les Évangiles le fils de Dieu, son symbolisme dans les événements historiques et dans les doctrines mosaïques y est érigé et développé en un système complet.

Le Christ avait-il une idée nette et précise de son Messianisme, et une idée nette aussi de la manière dont il devait se manifester ? L'œuvre de salut qu'il devait apporter au peuple juif, la concevait-il toute spirituelle ou accompagnée d'une délivrance matérielle, c'est-à-dire politique et sociale, ou encore croyait-il que la première serait suivie de la seconde comme conséquence naturelle ou par une intervention divine ? Sa parole : « Mon règne

[1] Guemara, *Sabbat*, 88. b. Id., *Yoma*, 23. a. Id., *Guittine*, 36. b.

[2] Saint Mathieu X, 5-6; id. XV, 26 et autres. Voir aussi A. Wünsche *Erläuterung zu den Evangelien aus Midrasch und Talmud*, Göttingen, 1878.

n'est pas de ce monde »[1], ne paraît être qu'un soupir *in extremis*.

Ce sont autant de questions ouvertes qui attendront peut-être toujours des réponses précises, excluant tout doute.

Le conflit entre les Pharisiens et Jésus, si conflit il y a eu, — le doute est permis, puisqu'il n'en existe que peu de traces dans les documents autres que les Évangiles et qu'aucun autre des Messies ou pseudo-Messies n'a éprouvé la moindre persécution de la part des Juifs, — ce conflit n'a pu s'élever qu'à la suite de la déclaration de Jésus qu'il était le fils de Dieu, non pas dans le sens que les Juifs donnaient à ce mot, mais dans le sens chrétien, que le fils faisait partie de la divinité, ce qui pour les Juifs équivalait à un blasphème. A-t-il été accusé de ce crime devant le Sanhédrin ou devant une cour de 23 juges ou devant une cour instituée *ad hoc?* — Les procédures différaient entre elles. — Les Évangiles sont muets à ce sujet. Mais passons. Quant à sa condamnation, comment admettre que le peuple juif, qui, d'après les Évangiles, avait la veille, à l'entrée triomphale de Jésus dans Jérusalem, crié Hosanna, l'avait acclamé, l'avait accompagné en procession au Temple, était devenu dès le lendemain son ennemi mortel, son accusateur, son persécuteur, demandant son sang, sa mort, ce même peuple qui, comme nous savons, aspirait à être sauvé, qui attendait avec une impatience mal contenue l'intervention de son Messie pour le délivrer de ses maux, ce peuple de Pharisiens enfin qui n'avait de haine que pour les tyrans de la nation?

[1] Saint Jean XVIII, 36.

D'un autre côté, comment expliquer que le gouverneur, ce Ponce-Pilate, tel que nous le connaissons, si plein de mépris pour les Juifs, si prompt à profiter de chaque explosion de colère chez ce peuple pour le noyer dans le sang, et si avide de cette satisfaction qu'il le poussait même aux révoltes, réprimées ensuite avec toute la cruauté de son tempérament sanguinaire; comment expliquer que ce procureur eût toléré qu'un homme du peuple se proclamât roi des Juifs sans sévir contre lui? Le Ponce-Pilate de l'histoire est tout autre que le gouverneur de l'Évangile. N'a-t-il pas écrit de ses propres mains sur la tablette suspendue au-dessus de la tête du supplicié les quatre lettres que l'on sait et dont le peuple demanda l'enlèvement? N'est-ce pas lui qui a fait fustiger le condamné, qui l'a revêtu d'un manteau écarlate en guise de pourpre royale, qui a fait poser sur sa tête une couronne d'épines? Et pour quelle raison, autre que celle d'assouvir sa haine, non seulement contre le patient, mais aussi contre la nation tout entière?

Ces preuves montrent surabondamment l'inanité de l'accusation du crime de déicide contre les Juifs : celle-ci manque de toute base psychologique et historique. La responsabilité de la mort du Christ pèse tout entière sur Ponce-Pilate, c'est-à-dire sur les Romains. Au surplus, le crucifiement était un supplice fréquent chez les Romains, mais inconnu absolument des Juifs[1].

Pour ne rien négliger, mais sans l'intention d'en tirer

[1] Dr S. Mayer (avocat à Hechingen), *Les droits des Juifs, Athéniens et Romains, parallèles.* — Leipzig, Baumgærtner, puis Dr J. J. Rabbinovicz, *Législation criminelle dans le Talmud.* Imprimerie nationale, Paris 1876.

une conclusion hasardée, je dois mentionner une découverte récente faite dans les catacombes à Rome.

Celles-ci, comme on sait, servirent non seulement de lieu de sépulture aux premiers chrétiens, mais aussi de lieu de réunion pour y pratiquer le culte. Eh bien! ces catacombes n'offrent ni emblèmes ni peintures, ni de la passion ni du crucifiement de Jésus, à l'exception de la scène de l'arrestation et de celle de sa comparution devant Ponce-Pilate[1].

La tâche de rectifier le procès de Jésus a été entreprise par plusieurs penseurs sérieux, tels que J. Salvador (*Sa vie, ses œuvres et ses critiques;* Calman Lévy, Paris, 1881), le Dr L. Philipson (*Les Juifs ont-ils réellement crucifié Jésus?* Baumgærtner, Leipzig, 1865, il en existe une traduction française), le Dr Jules Vergha (*La défense en matière criminelle d'après le droit juif et le crucifiement de Jésus;* Vienne (Autriche), Manz).

Le christianisme à peine né, fit des efforts énergiques, patients, pour arriver à s'étendre. Auprès des Juifs, il eut peu de succès, mais en eut d'autant plus chez les païens depuis la conversion de Paulus, *alias* Saül. Le terrain d'ailleurs était préparé.

Les chrétiens se désintéressèrent peu à peu des destinées de leur patrie et de leurs anciens frères. Nous n'aurons plus à en parler qu'incidemment.

[1] *Rœmische Schlendertage* par Hermann Allmers, chapitre sur les peintures dans les catacombes, page 259.

Ponce-Pilate, sur des plaintes arrivées à Rome, formulées à la fois par les Samaritains (Chutéens) et par les Juifs, fut mandé par l'empereur à Rome, afin de se justifier des exactions et des cruautés qui lui étaient reprochées[1]. Il ne revint plus dans le pays, son protecteur, Séjan, étant tombé en disgrâce.

Les Juifs avaient trouvé une chaude protectrice dans la personne d'Antonia, belle-sœur de Tibère; les effets de sa bienveillance ne se firent pas attendre, l'exil des Juifs de Rome fut rapporté[2] et les exactions dans la Judée sévèrement interdites. Vitellius, le proconsul de Syrie, fut plein de prévenances pour les Juifs.

Lors de sa présence à Jérusalem pendant la fête de Pâque, il paraissait avoir pris pour tâche de faire effacer la mauvaise impression que l'administration de Ponce-Pilate y avait laissée : il accorda au pays des allégements notables, tels que l'abandon des impôts sur les fruits apportés au marché de Jérusalem et le droit rendu au Collège des prêtres de garder le dépôt les vêtements pontificaux, transféré par Ponce-Pilate aux Romains. Mais le droit d'élire le grand-prêtre ne fut pas restitué au Collège. Caïpha, probablement créature de Ponce-Pilate, et qui était peu aimé du peuple, fut révoqué et remplacé par Jonathan, fils d'Anan.

Antipas Hérode, le tétrarque de la Galilée et de la Pérée, fut, par ordre de l'empereur, soutenu par les légions romaines sous le commandement de Vitellius dans une guerre (cependant injuste) entreprise contre Aretas, roi d'Arabie. Cette guerre n'eut pas de suite, l'empereur, sur

[1] Jos. *Ant.* XVIII, 4. 2.
[2] Philon, *Ambassade à Caïus*, et Mangey, II, 669.

ces entrefaites, étant mort. Vitellius laissa en toute chose un bon souvenir dans la Judée.

Tous les changements survenus à Rome eurent un contre-coup à Jérusalem, parfois favorable, mais le plus souvent désastreux.

Caïus Caligula, successeur de Tibère sur le trône des Césars, continua envers les Juifs la politique bienveillante de son prédécesseur. Cette bienveillance avait sa source dans l'amitié de l'empereur pour le prince juif Agrippa, fils d'Aristobule, par conséquent petit-fils de la malheureuse Mariamne. Le sang croisé des Hérodiens et des Hasmonéens se manifesta dans le caractère de ce prince; il se montrait tantôt ambitieux, mais léger, adonné au luxe et aux plaisirs, tantôt sérieux, prêt aux sacrifices pour sa nation. Sa jeunesse avait été aventureuse; il fut pendant quelque temps le favori de Tibère, mais par sa propre faute il tomba en disgrâce et fut jeté en prison. Ami intime et compagnon de plaisirs de Caïus Caligula, celui-ci le tira de la prison dès son avènement à l'empire. Les chaînes de fer furent remplacées par des chaînettes en or et un diadème, avec lequel il reçut la tétrarchie de Philippe.

Cependant la jalousie, le vice héréditaire des Hérodiens, veillait. Antipas Hérode s'était mis en route pour Rome, afin de solliciter des faveurs du nouvel empereur. Agrippa, instruit du fait, fit parvenir à Rome, avant l'arrivée de son oncle, des accusations contre lui, dont une partie était fondée. Antipas ne réussit qu'à moitié à prouver son innocence; il fut banni à Lyon en Gaule, où il mourut (an 40). Agrippa reçut, pour prix de sa dénonciation, l'héritage d'Antipas, qui, joint à la tétrarchie qu'Agrippa possédait déjà, formait un royaume d'une étendue notable.

CHAPITRE V

Le soulèvement des Grecs d'Alexandrie contre les Juifs. — Apion. — Le proconsul Flaccus. — L'ambassade des Juifs et des Grecs à Rome. — Philon. — La décision de l'empereur défavorable aux Juifs. — Petronius en Palestine. — L'empereur Claude. — Le règne d'Agrippa. — Les procureurs Fadus et Tibère Alexandre. — L'extension du judaïsme dans l'Empire. — Hélène, la reine prosélyte. — Saint Paul, apôtre.

La faveur dont jouissait Agrippa à la cour de Rome et dont les Grecs étaient jaloux, fut une des principales causes du soulèvement des Grecs d'Alexandrie contre les Juifs. De tout temps ennemis des Juifs, ils portaient contre eux des accusations les unes plus fausses que les autres.

La population grecque d'Alexandrie, connue pour sa paresse et son esprit moqueur, était la plus acharnée contre les Juifs. Apion, le charlatan, le bavard à la langue de vipère, était l'âme des intrigues que les Alexandrins mirent en œuvre. Toute une littérature antijuive, — on dirait de nos jours antisémitique, — s'était développée à Rome et à Alexandrie depuis l'époque d'Apollonius Molo, Posidonius (maître de Cicéron) et Lysimachos, accusant les Juifs d'impiété, parce qu'ils n'adoraient pas les divinités grecques et romaines ; d'exclusivisme et de haine des étrangers, parce qu'ils ne mangeaient pas de la table des païens ; de lâcheté lorsqu'ils patientaient et

d'humeur belliqueuse lorsqu'ils se défendaient. Tacite était au nombre de leurs ennemis [1].

En faconde, Apion surpassa tous les orateurs passés et présents. Il avait pour principe : le monde veut être dupé, donc je duperai. Ce qu'il a su accumuler de mensonges sur et contre les Juifs est inimaginable et toujours des mensonges grossiers, ineptes et infâmes. (Il a trouvé en Édouard Drumond un digne émule ayant le même principe : le commerce de mensonges, de scandales, de humbugs enrichit ; le culte de vérité conduit au sort de Socrate, de Jean Huss, de Galilée et autres martyrs.)

Le motif tangible de la haine, fruit de la jalousie des Alexandrins contre les Juifs, était la confiance dont jouissaient ces derniers auprès des gouvernants à Rome et dont les Grecs, réputés légers, étaient exclus.

Cette confiance remontait haut, les Ptolémées avaient déjà eu les Juifs en grande estime, et Cléopâtre, mère de Lathuros, avait confié à Chelkia et Anania, fils d'Onias, ses deux généraux, le commandement suprême de ses armées, qui, sous leurs ordres, furent conduites à la victoire.

La haine des Alexandrins contre les Juifs avait dû se contenir pendant les règnes d'Auguste et de Tibère ; elle éclata sous Caligula, pendant le proconsulat de Flaccus en Égypte. Celui-ci ne s'était montré que faible pendant le règne de Tibère, en tolérant que les Juifs fussent injuriés par les Grecs et leurs synagogues profanées par les statuettes, effigie des empereurs romains ; mais sous Caligula, dont il se savait peu aimé, il craignit que la population grecque, s'il ne la laissait faire, ne l'accusât

[1] Tacitus, *Historiæ*, V, 2-5. Joseph c/ *Apion* I, 32-35 et II, 7-8.

auprès de l'empereur. Les demandes des Grecs ne tendaient à rien moins qu'à l'exclusion des Juifs du droit de cité, qu'ils possédaient depuis la fondation de la ville, et Flaccus, dont le devoir de magistrat était de se prononcer en juge impartial, se fit le complice des excès. Dans la crainte que l'affaire ne parvint à la connaissance de l'empereur, il fit mettre en prison les trois principaux gérontes juifs. Les rixes se succédaient presque journellement. Un mois plus tard, il fit surprendre, dans leurs maisons, 38 membres du Conseil juif, les fit traîner dans l'arène, chargés de fers et fustiger en présence de la population (1er août an 38). Un centurion reçut l'ordre de visiter les maisons des Juifs sous prétexte de s'assurer si elles ne recélaient pas d'armes. Heureusement pour les Juifs, Flaccus fut bientôt après mandé à Rome pour se justifier, non des atrocités commises ou permises par lui à Alexandrie, — la justice des Romains n'allait pas jusque-là, — mais uniquement des soupçons qui pesaient sur lui d'être l'ennemi de l'empereur.

Ce fut pendant la fête des Tabernacles que les Juifs d'Alexandrie furent délivrés de leur misère [1].

Il est probable que Bassus, successeur de Flaccus, rétablit l'ordre. Mais Apion, l'ennemi juré des Juifs, continua son agitation. Par la plume et par la parole, il s'acharna contre eux. Les mensonges les plus grossiers, comme celui que les Juifs avaient été amenés en Égypte captifs, ne lui en coûtaient pas. Il passa à dessein sous silence la bienveillance montrée aux Juifs par Evergetes Ier, Philometor et sa femme Cléopâtre, dénatura les services

[1] Philon c/ *Flaccus* 528-536.

éminents qu'Onias, Dositheos et autres Juifs avaient rendus à l'État, mais étala avec complaisance les mauvais traitements que leur avaient infligés Ptolémée Physcon et la fameuse Cléopâtre, la courtisane.

L'empereur seul avait pouvoir de se prononcer sur la question en litige. Mais Caligula était absent de Rome, il était en train de cueillir des lauriers dans sa guerre contre les coquillages au bord de la mer du Nord et, après sa rentrée triomphale à Rome, des pensées plus élevées hantaient son cerveau : celle de son apothéose.

Les ennemis des Juifs jubilèrent ; ils s'empressèrent de placer de nouveau les statuettes de l'empereur dans les synagogues, avec la double pensée de faire horreur aux Juifs et de les dénoncer comme ennemis de l'empereur au cas où ils s'y opposeraient, ce dont on était sûr d'avance.

Le gouverneur, successeur de Bassus, se prêta à ce jeu tendant à faire tolérer les statues dans les synagogues. Le peuple était prêt à supporter toutes les tortures, plutôt que de céder. Les grands et les riches ne s'en séparaient pas dans cette circonstance. Un petit nombre seulement, composé de ceux qui, imbus de la philosophie grecque, ne considéraient les lois mosaïques que comme des symboles, de la pratique desquelles on pouvait s'affranchir, se déroba aux persécutions en embrassant le paganisme. Parmi eux se trouva Tibère Alexandre, fils d'Alexandre, l'Alabarche, et neveu de Philon, le philosophe. Il parvint plus tard à la dignité de consul.

Le chagrin éprouvé par ces défections et le désir de soutenir les fidèles dans la lutte, de les fortifier dans la foi et en même temps de les consoler, inspirèrent à un homme

de cœur dont le nom est resté inconnu, l'idée de composer le 3e livre des Macchabées. Histoire et fiction s'y entremêlent ; mais le livre produisit son effet. Un autre livre apocryphe, « le livre de la sagesse », a été composé à la même époque et dans le même but.

Cependant les Juifs d'Alexandrie durent songer à sortir à tout prix de cette situation devenue intolérable. Ils se décidèrent donc à envoyer une députation à Rome. Leurs ennemis, ayant eu connaissance de cette intention, en firent autant. Le chef de la première fut Philon qui, par sa naissance, sa position et plus encore par son cœur, son intelligence et sa science, était l'homme tout désigné pour ce poste, non d'honneur, mais de péril. Apion fut naturellement à la tête de l'autre.

Philon, avec dignité et gravité, plaida la cause de la vérité et de l'idéal moral; l'infâme Apion défendit les opinions grecques, qui étaient celles de l'empereur. L'audience n'eut pas de résultat immédiat. L'empereur, occupé à visiter une villa nouvellement meublée, écouta à peine ce que disaient les députés. Il les interrompit à chaque instant par des questions et des observations saugrenues. Aux Juifs il disait dans une de ces interruptions : « Ainsi c'est vous qui êtes les contempteurs des dieux, qui refusez de reconnaître ma divinité et préférez adorer un dieu sans nom, tandis que tous les autres me vénèrent », et disant cela, il proféra un blasphème que Philon n'osa pas consigner dans son rapport[1].

Un accès de fureur finit, dans la suite, par l'emporter. Il ne se contenta plus des synagogues d'Alexandrie, et

[1] Philon, *Ambassade à Caïus.*

voulut aussi le Temple de Jérusalem. On peut s'imaginer avec quel effroi, quelle horreur cette nouvelle fut reçue à Jérusalem (Fête des Tabernacles, an 40). Simon, surnommé le Pieux, parvint cependant à tranquilliser le peuple[1]. Sur ces entrefaites, Petronius arriva en Palestine avec deux légions. Des milliers de Juifs se rendirent auprès de lui à Acco et ne lui cachèrent point qu'ils subiraient toutes les tortures, tous les supplices, plutôt que de tolérer la profanation du Temple. Et ils prouvèrent que ce n'étaient pas là de vaines paroles en négligeant, à partir de ce moment, de cultiver les champs. Les familles notables furent avec le peuple, ce qui, deux siècles auparavant, n'avait pas été le cas (époque d'Antiochus Épiphanes). Ce fait prouve combien le judaïsme, par les efforts des Pharisiens, avait jeté des racines profondes dans toutes les classes du peuple.

Petronius resta hésitant, ne sachant que faire. Il expédia un rapport à Rome et demanda de nouvelles instructions. Agrippa, qui à ce moment était à Rome, — Caligula n'aimait pas à se passer de sa compagnie, — profita de cette présence pour faire revenir l'empereur sur sa décision. Il y réussit par une ruse.

Ce n'était plus le Hérodien, il sortit de sa chrysalide pour devenir un vrai Hasmonéen. Il se voua au bien de sa nation. Mais la cause n'était pas gagnée définitivement. A la lecture du rapport de Petronius, l'empereur entra en une telle fureur, de ce qu'un de ses gouverneurs osait lui faire des réflexions, que le succès d'Agrippa s'évanouit. Un nouvel ordre des plus sévères pour l'exécution rigoureuse

[1] Meguillat *Taanit* c. 11.

et ponctuelle du décret impérial fut envoyé à Jérusalem. Heureusement avant son arrivée, Caligula avait cessé de vivre [1].

Le danger était passé, mais ce n'était pas le salut. Les empereurs changaient, mais non l'état de dépendance avec toutes ses misères.

Le successeur de Caligula, Claude, qui, en partie, devait son élection à Agrippa, ne lui témoigna pas moins d'amitié. Il lui fit voter des remercîments par le Sénat, l'éleva à la dignité de consul et le proclama roi de la Judée, à laquelle toutes ses anciennes provinces furent réunies. Hérode II, frère et gendre d'Agrippa, reçut en outre un royaume en Syrie (Chalcis). Le différend entre les Juifs et les païens d'Alexandrie, reçut une solution favorable pour les premiers. Il était temps, car les Juifs avaient déjà saisi les armes pour la défense de leurs droits et de leur sécurité.

Agrippa, par son aménité et sa bienveillance, avait en peu de temps gagné l'amour du peuple. Il était modeste, se mêlait à la foule, s'intéressait à la pratique du culte public, y prenait une part active. Lorsqu'à la fête des Tabernacles, conformément à une prescription mosaïque [2], il donna lecture publique du Deutéronome, il versa de chaudes larmes en lisant le verset 13 du chapitre XVI. Il se souvint de son origine étrangère. Les fidèles réunis le consolèrent en l'acclamant à haute voix, et par trois fois : Ne te chagrine pas, ô roi Agrippa ! tu es notre frère [3].

[1] Jos. *Ant* XVIII, 8. 7-9.
[2] Deutér. XXXI, 9-14.
[3] Mischna, *Sota* VII, 8.

Agrippa, pendant son règne, malheureusement trop court, s'efforça par toutes sortes de mesures, de fortifier les institutions à l'intérieur et de donner au pays du prestige au dehors et autant de puissance que son état de vasselage le permettait. Il fut secondé dans la première partie de sa tâche par Gamaliel, — petit-fils de Hillel, — président du Sanhédrin et connu par son énergie. Les lois édictées à cette époque concernant les rapports des Juifs avec les païens, portent l'empreinte de beaucoup de bienveillance à l'égard des derniers. Ce fait prouve que le pays jouissait de la tranquillité. On revint aux anciennes prescriptions ordonnant aux Juifs de soigner les malades des païens, de donner une sépulture honorable à leurs morts et de consoler leurs affligés, etc.[1]

Pour le second point, il se préoccupa d'augmenter les fortifications de Jérusalem et nourrit même la pensée de se liguer avec les rois amis voisins, qu'il invita à une réunion à Tibérias afin de se concerter pour arriver à une position plus indépendante vis-à-vis de Rome. Mais Marsus, proconsul de Syrie, sut déjouer ces projets. — Agrippa mourut subitement à l'âge de 54 ans (an 44), pendant une représentation à Césarée, à laquelle il assistait. Cette mort subite et prématurée est attribuée à différentes causes, suivant les partis. Les chrétiens y voient une punition céleste pour la persécution de l'apôtre saint Pierre[2]. Les sources juives sont muettes sur cette persécution. Le genre de sa mort et ses suites font plutôt supposer un empoisonnement par les Grecs. Car, à peine le roi eut-il

[1] Guem., Guittine, 59. 6.

[2] Actes XII, 1-23.

fermé les yeux, que les habitants grecs de Césarée, auxquels s'étaient jointes les troupes syriennes et grecques sous le commandement d'officiers romains, insultèrent la dépouille du défunt et sa famille[1].

La haine des Grecs contre les Juifs, toujours en éveil, fit de nouveau explosion dans toutes les villes du littoral. Claude, à la nouvelle de la mort de son ami et des affronts faits à sa mémoire, ne resta pas indifférent. Il ordonna la punition des coupables et manifesta l'intention de nommer le fils d'Agrippa, Agrippa II, roi de Judée à la place de son père. Il en fut dissuadé par ses favoris, Pallas et Narcissus, alléguant que le prince était trop jeune pour gouverner un pays aussi difficile que la Judée. Elle fut de nouveau incorporée à l'empire romain et gouvernée par des gouverneurs (procureurs) et cela jusqu'à sa chute.

Cuspius Fadus, le premier procureur envoyé dans la Judée après la mort d'Agrippa Ier, n'exécuta pas à la lettre les ordres de l'empereur à l'égard des coupables, ce qui contribua à ressusciter les querelles entre les Grecs et les Juifs. Fadus se rangea plutôt du côté des premiers. Il se montra cruel dans presque tous les actes de son administration[2]. Il tenta même de reprendre aux Juifs le droit d'investiture des pontifes, qui leur avait été restitué sous le règne d'Agrippa. Une députation de la nation, à laquelle s'était joint Hérode II, frère d'Agrippa, obtint gain de cause. L'empereur conféra à Hérode le droit d'élection des grands-prêtres, ainsi que les prérogatives attachées à ce poste.

[1] Jos. *Ant.* XIX, 19. 1.

[2] Jos. *Ant.* XIX, 9. 2 et XX, 1. 1.

Sous Fadus surgit un nouveau prophète et messie du nom de Theudas; il eut un certain nombre d'adhérents. Le procureur le fit saisir et décapiter, an 46[1]. Le messie Simon, de Chypre, eut à son tour, le même sort.

Après le rappel de Fadus, l'empereur crut se rendre agréable aux Juifs en leur envoyant pour procureur Tiberius Alexandre, fils d'Alexandre l'Alabarche (page 68). Ce fut une erreur, car les Juifs se sentirent mal à l'aise, humiliés même d'être gouvernés par un renégat. Les zélateurs levèrent de nouveau la tête, et trouvèrent des chefs dans les deux fils de Juda, promoteur du mouvement et fondateur de la secte.

Dans les combats sanglants qui s'ensuivirent, les Juifs eurent le dessous. Les deux chefs, Simon et Jacob, furent crucifiés, peine de mort la plus déshonorante chez les Romains. Tibère Alexandre ne resta que deux ans dans la Judée; l'empereur parut avoir compris qu'il avait commis une erreur en imposant aux Juifs un apostat pour gouverneur. —

A cette époque, la dispersion des Juifs avait déjà pris de grandes proportions. Les malheurs annoncés au peuple d'Israël dès son berceau[2], prédits tant de fois par les prophètes, s'étaient accomplis à la lettre. Le centre national existait encore et déjà les Juifs étaient disséminés sur la surface de la terre. Certes les persécutions qu'ils avaient subies et qui se continuèrent pendant une longue suite de siècles, persécutions sans nom et sans fin et uniques

[1] Les Actes V, 36 et Jos. *Ant.* XX, 5. 1.

[2] Lévit. XXVI, 33. Deutér. IV, 27, et id. XXVIII, 64, XXX, 1.

dans l'histoire, avaient couvert de meurtrissures indicibles toutes les parties du corps de la nation. Toutefois, pour tout homme réfléchi, s'il n'est pas l'esclave de préventions et de préjugés, une pensée consolante se dégage de cette immensité d'infortunes — pensée qui s'impose, — c'est que la dispersion, en partie forcée et en partie volontaire, était non seulement prédite, mais voulue et décidée par une volonté superieure. Israël ne doit pas périr, sa mission n'est pas achevée. Le Monothéisme pur, tel que ses livres sacrés l'enseignent, n'est pas encore devenu le patrimoine du genre humain. La dispersion du peuple, dépositaire de l'expression idéale de la Divinité, était nécessaire pour arriver à ce grand résultat. Aussi longtemps que cette idée transcendante n'aura pas vaincu les esprits et pénétré les cœurs, l'humanité se débattra en vain dans les luttes acharnées et toujours renouvelées. Ce n'est que dans cette idée que la fraternité entre tous les hommes et l'amour de la paix puisent leur sève et leurs forces. Israël a conscience de cette mission. C'est cette conscience qui l'a soutenu lorsque, à chaque instant, il était chassé de pays en pays, lorsqu'il pourrissait dans des cachots infects, ou grillait sur des bûchers allumés par la haine et l'intolérance.

A cette époque, le nombre des Juifs vivant hors la Palestine était considérable. Dans le pays des Parthes, ils demeuraient en groupes compacts. Nombreuses aussi étaient leurs colonies dans la Syrie, dans l'Asie Mineure, dans les îles de la Méditerranée, au nord de l'Afrique, en Italie, en Grèce, sur le Rhin, dans les Gaules, dans la presqu'île ibérienne.

Il y avait 420 synagogues à Jérusalem à côté du

Temple, point central du culte[1]. Elles étaient consacrées aux pèlerins affluant de toutes les parties du monde.

La vie religieuse était des plus intenses; les conversions au judaïsme se multipliaient, quoique peu favorisées par les dévots. La plupart des livres apocryphes ont été écrits à cette époque, presque tous par des Juifs des colonies.

C'est aussi dans ce temps que la reine Hélène d'Adiabene (ancien pays d'Assyrie) et son fils Monobaz se convertirent au judaïsme. Pour accomplir son vœu de Nasiréat, elle se rendit en grande pompe à Jérusalem[2], fit de riches présents au Temple et se fit construire à Jérusalem un mausolée.

La chronologie rend vraisemblable la supposition que le pharisien Saül, le futur apôtre Paulus, se trouvait à Jérusalem lors de l'entrée triomphale de la reine. Le caractère enthousiaste de cet homme fougueux, le zèle ardent du pharisien pour la religion et l'illusion que le rêve de la grandeur du judaïsme promise par les prophètes allait se réaliser; tout fait supposer que le premier germe de la croyance à son apostolat pour les païens avait levé, à cette occasion, dans son esprit, et s'y était rapidement développé.

Cependant le judaïsme, avec sa Loi qui ne transige pas, ne se prêtait pas facilement à ce rôle généreux. Paulus dut abandonner le terrain de la Loi et entreprendre la tâche de concilier les doctrines du judaïsme avec des éléments tirés de la philosophie grecque et du paganisme.

[1] Guem. *Jérus.* Meguilla III, 1, p. 73 d.

[2] Jos. *Ant.* XX, 2, 3-4; 4, 1-2.

L'œuvre commencée par Philon fut continuée par Paulus, avec cette différence que le dernier abandonna la Loi.

Les collègues de Paulus dans l'apostolat, en particulier le pieux Jacobus, le Nasiréen, frère de Jésus, furent fort scandalisés de la direction imprimée par Paulus au christianisme naissant [1].

Les conversions en masse au judaïsme et le courant irrésistible qu'elles avaient produit dans l'esprit des païens ont puissamment contribué à l'extension ultérieure du christianisme parmi eux : l'accès en était devenu facile, grâce aux doctrines de Paulus. Ces conversions n'eurent pas un résultat heureux pour les Juifs en Palestine ; elles envenimaient les rapports entre eux et les païens.

[1] Épître aux Galates, II et autres.

CHAPITRE VI

L'état intérieur du pays et les divisions de la nation sur l'opportunité de la lutte. — Le procureur Cumanus. — Le proconsul Umidius Quadratus. — Le procureur Félix. — Nouvelles querelles entre les Juifs et les Païens. — Les trois derniers procureurs Festus, Albinus et Gessius Florus.

Nous approchons du dernier acte du drame.

La Judée, réduite à la triste situation d'une prisonnière agacée, irritée, maltraitée sans trêve ni merci par ses geôliers, se trouvait dans des dispositions d'esprit intolérables. Le désespoir la saisit, elle préfère mourir plutôt que de vivre dans des conditions d'une dépendance dégradante; mais elle ne veut pas mourir sans se défendre. La prisonnière se lève menaçante, elle secoue ses chaînes, elle fait mine de s'en servir comme d'une arme contre ses geôliers et ceux qui les soutiennent.

Cette lutte entre le géant romain, et la faible fille de Sion désarmée, est de nature, plus que toute autre, à exciter vivement l'intérêt et la sympathie de tout homme de cœur. La foi religieuse, la soif de la liberté et de l'indépendance nationale ont une part égale dans la lutte qui va s'ouvrir. L'histoire n'en montre pas une seconde pareille, ni par la sainteté de la cause, ni par les proportions colossales dans lesquelles elle s'annonce et se poursuit.

Elle était considérée comme nécessaire depuis long-

temps par tous ceux de la nation juive dont le cœur battait pour l'idéal de l'humanité.

Les familles riches et notables, égoïstes comme presque toujours et partout ailleurs, ne songeaient qu'à leur propre conservation et à l'augmentation de leurs richesses et de leur influence. La gangrène du vice chez les Romains et chez les grands parmi les Juifs, qui pour la plupart étaient élevés à Rome, commença à gagner les couches sociales immédiatement inférieures dans la Judée.

Les grands mariages étaient le rêve des riches et des notables, les Hérodiens s'alliaient de préférence à des familles princières païennes, même les unions incestueuses ne les retenaient plus[1]. Les premières familles de la nation suivaient cet exemple venu d'en haut. Leur seul souci était de s'enrichir et de jouir. Le pontificat, depuis qu'il était devenu un instrument d'intrigue et de trafic par le fait des Romains, était avili et prostitué; la justice du pays, entre les mains de juges vendus à Rome, ne rendait plus des arrêts, mais des services ; partout l'arrogance, la vénalité et la violence levaient la tête, persécutant l'innocence et la sincérité des convictions. Par surcroît de malheur, une partie du peuple plaçait les pratiques religieuses et la sainteté du Temple au-dessus de la pureté des mœurs et de toute autre vertu [2].

Et comme si ces maux n'avaient pas suffi, les mœurs, par suite des luttes continuelles entre les partis et contre les Romains, avaient perdu leur ancienne douceur et leur caractère pacifique pour devenir rudes et sauvages. Telle

[1] Juvenal. *Satire*, 6.
[2] Guem. *Sota*, 47 a.

était la situation intérieure à l'époque de l'ouverture des hostilités.

Il existait trois partis. D'abord le parti de la paix, composé : 1° des Hérodiens et de leurs partisans ; 2° d'une partie importante des riches et des notables, uniquement préoccupés de leurs intérêts égoïstes ; 3° d'un grand nombre de Hillelites. Ces derniers étaient les seuls de ce parti qui eussent le souci des vrais intérêts de la nation et seuls ils méritaient le nom de patriotes.

Les Zélateurs formaient le second parti. Ils étaient presque tous disciples et adhérents de l'école de Schammaï ; puis venaient les Galiléens et la jeunesse, jeunesse généreuse, pleine d'enthousiasme pour la liberté et l'indépendance nationale. C'était les patriotes par excellence, et certes Josephus a eu tort de les qualifier d'ambitieux et même de brigands par rancune contre leur chef, Jochanan de Gischala. —

Le troisième parti se recrutait parmi les déclassés, les mécontents et tous ceux qui faisaient métier du maniement des armes. Dans tous les pays et à toutes les époques, lorsqu'une guerre intestine a une certaine durée, il se forme de ces bandes de malfaiteurs, de brigands et d'assassins. Ils portaient le nom de Sicariens (de Sica, poignard). Ils étaient la terreur de tout le peuple.

Le Sanhédrin, dont le pouvoir était de plus en plus amoindri et qui se sentait paralysé dans ses mouvements, afin de montrer lui-même son impuissance, quitta sa salle d'audience au Temple (Lischhat hagasit) et se réfugia dans la halle des marchands (Chanoujot)[1].

[1] Guema. *Sab.*, 15 a.

La secte des Saducéens n'arriva plus qu'une seule fois au pouvoir, sous le pontificat d'Ananias, celui qui paraît avoir persécuté les chrétiens judaïsants[1]. Cette secte, ne semble pas avoir pris une part active aux luttes contre les Romains. Nous n'entendons plus parler d'elle, elle disparaît de l'histoire, comme tout ce qui n'est pas soutenu par une idée vivifiante.

Des pseudo-prophètes et des pseudo-messies continuaient à surgir à cette époque, et trouvant toujours des partisans, occasionnaient de terribles effusions de sang.

Les hommes vraiment grands et nobles, qui avaient à cœur l'intérêt vital du judaïsme, prévoyant clairement la triste fin de cette lutte inégale, où le peuple, mal guidé, s'était jeté tête baissée, se tenaient à l'écart, se serraient autour de Jochanan ben Saccaï et de Simon ben Gamaliel, président du Sanhédrin. Le premier, l'homme le plus marquant de la nation, portait à juste titre le nom de père de la sagesse et espoir de l'avenir[2]. Indifférent à tout trouble, il s'occupa sans relâche de l'étude de la Loi.

Le peuple, continuellement raillé et insulté, devint susceptible et irritable. Il s'offensait même des atteintes supposées portées à sa religion par les procureurs, ce qui rendait ceux-ci plus jaloux encore de leur autorité.

Dans cet état d'exaspération où les moindres incidents étaient grossis outre mesure, une explosion ne pouvait manquer de se produire.

Le premier des cinq procureurs qui jusqu'à sa chute

[1] Les Actes XXII et XXIII.
[2] Guem. *Pesachim* 26 a.

administrèrent la Judée fut Cumanus (49-52). Il poussa l'arrogance jusqu'à vouloir surveiller de près le service du culte au Temple. Une veille de la fête de Pâque, pendant la cérémonie du sacrifice de l'agneau pascal, un soldat fit un geste irrévérencieux dans la direction du sanctuaire. On lui lança des pierres et un tumulte s'ensuivit. Cumanus renforça la garnison du fort Antonia et menaça le peuple de le faire sabrer. Une panique se produisit ; on s'enfuit du Temple en masses compactes et avec une précipitation telle que 20,000 hommes furent écrasés ou tués.

Cumanus se rendit coupable encore de deux autres provocations.

Un soldat romain ayant été tué par les Sicariens; le procureur fit piller et détruire plusieurs villages. A cette occasion, un soldat déchira un rouleau de la Loi. Il n'en fallait pas davantage pour ameuter le peuple.

Ensuite survint une querelle entre les Samaritains et les Galiléens dont quelques-uns, allant en pèlerinage à Jérusalem, furent massacrés en traversant le territoire des premiers. Cumanus, non content de refuser de faire justice, permit encore aux Samaritains de s'armer, et leur envoya même des troupes pour les appuyer, les fameux Augustani, ennemis déclarés des Juifs[1].

Cette partialité manifeste du procureur exaspéra les patriotes qui déjà se préparèrent à attaquer les troupes ennemies. Heureusement les hommes les plus considérables de Jérusalem parvinrent à calmer les esprits et empêchèrent la fin tragique de la lutte de se produire de vingt ans plus tôt. Juifs et Samaritains envoyèrent des députations à

[1] Jos. *Ant.* XIX, 9. 1.

Umidius Quadratus, proconsul de Syrie. Celui-ci se rendit à Jérusalem pour instruire l'affaire. Mais la trouvant trop compliquée, il la déféra au jugement de l'empereur.

Cumanus fut également mandé devant lui. Tous les rouages de l'intrigue furent mis en mouvement. L'empereur Claude se prononça en faveur des Juifs grâce à l'intervention de l'impératrice Agrippina et du favori Pallas. Cumanus fut banni[1].

Le récit de Tacite sur cette affaire[2] diffère de celui de Josephus, mais il faut admettre que ce dernier était mieux instruit que le premier dans les affaires intérieures de la Judée. Agrippa reçut à cette occasion une augmentation de pouvoir.

Le malheur voulut que presque tous les procureurs romains envoyés dans la Judée fussent des hommes dépravés et pervers.

Le successeur de Cumanus fut Félix, frère de Pallas (53-60). Il avait épousé la belle Drusilla, sœur d'Agrippa II, qui à l'adultère ajoutait encore l'apostasie. (La désignation de juive dans les Actes XXIV, 24, est à corriger dans ce sens.) Rome semblait décidée à exaspérer les Juifs. Félix surpassa ses prédécesseurs en rapacité et en cruauté. Se sachant appuyé à Rome par son frère, il se crut tout permis. Le sang coulait à flots sous son administration[3]. Il se donnait l'apparence de s'attaquer seulement aux Sicariens; mais en réalité il s'en prenait à tous ceux qui étaient ou qu'il supposait être ses ennemis; il se servait même des

[1] Jos. *Ant.* XX, 6. 1-3

[2] Tacite, *Annales* 12, 24.

[3] Tacite *Anal.* 12-14; id. *Historiæ* 5-9.

Sicariens pour se défaire de ceux-là, Il les encourageait sous main à faire la guerre aux Zélateurs. Il persécutait les pseudo-prophètes et les pseudo-messies. Jonathan, le grand-prêtre, qui s'était plaint à l'empereur des crimes de Félix, fut assassiné par les créatures du procureur.

Les païens, dans les villes du littoral, se réjouirent de ce mauvais traitement infligé aux Juifs et s'empressèrent d'en tirer profit. Ils contestèrent de nouveau aux Juifs l'égalité de leurs droits. Félix, comme toujours, se montra partial dans ses jugements. Les Juifs, conscients de leurs droits et de la supériorité de leur culture intellectuelle et morale, de leur industrie et aussi de leur fortune, étaient peu disposés à se soumettre aux décisions du procureur. Les querelles recommencèrent. Félix sévit contre les Juifs. Leurs maisons furent pillées et détruites et beaucoup d'entre ces infortunés furent tués ou privés de leur liberté. La question, objet de la contestation, ne reçut cependant pas de solution définitive. Elle fut portée devant l'empereur (Néron). Burrus, capitaine des prétoriens, gagné par les riches présents des païens de Césarée, intrigua en leur faveur et leur fit gagner le procès. Cette sentence inique augmenta l'irritation des Juifs.

Félix fut entraîné dans la chute de Pallas (60).

Festus lui succéda. Il n'occupa son poste que deux ans. La situation dans le pays ne s'améliora pas pendant son administration. Les Sicariens continuèrent leurs déprédations avec une audace toujours croissante. Un nouveau messie partagea le sort de ses prédécesseurs. La méfiance réciproque des partis et celle du peuple à l'égard d'Agrippa ne fit que grandir. Celui-ci, pour surveiller ce qui se passait dans l'intérieur du Temple, fit rehausser son

palais d'un étage pour s'en servir comme d'un observatoire. Les administrateurs du Temple, pour lui en cacher la vue de ce côté, y firent construire un mur assez élevé. Les disputes éclatèrent et ce fut une nouvelle cause à porter devant l'empereur. Néron jugeait rarement lui-même les affaires publiques, les intrigues de la cour décidaient de tout. Popée, la courtisane éhontée, pour une raison restée inexpliquée, était une chaude protectrice des Juifs. Par son intervention, les administrateurs du Temple eurent gain de cause. Popée, devenue impératrice, obtint aussi la grâce de deux Juifs envoyés à Rome pour être jugés (an 65)[1].

Après le décès de Festus, Albinus fut envoyé à Jérusalem pour lui succéder. Il s'appliqua, mais sans succès, à l'anéantissement des Sicariens. Leurs bandes savaient se glisser partout. Si quelques-uns d'entre eux étaient en prison, leurs amis se déguisaient en gens du peuple, entraient dans la ville et délivraient leurs compagnons.

Les grands-prêtres changeaient à cette époque suivant le bon plaisir d'Agrippa, qui avait le droit d'investiture. La charge était devenue vénale, de fait au moins. Parmi ces nombreux pontifes se distinguèrent, en mal, un nommé Ananias, Saducéen, qui persécuta et les pharisiens[2] et les premiers chrétiens[3], et en bien, un nommé Josua ben Gamala qui organisa l'instruction populaire[4].

Le dernier procureur fut Gessius Florus. Il hâta le dénouement du drame par sa cupidité, sa partialité et

[1] Jos. *Vita*, 3.
[2] Tosifta, *Yoma*, c, 2.
[3] Les Actes, XII, 18.
[4] Guem. *Baba Bathra*, 21 a.

de nombreuses exécutions d'innocents. Il alla jusqu'à se liguer avec les Sicariens, leur laissant toute liberté, à la seule condition d'avoir une part du butin. Même les voleurs ordinaires furent traités sur ce pied. Beaucoup de villes furent complètement pillées pendant l'administration de ce chef de brigands.

Pendant l'administration de Florus, beaucoup de Juifs s'expatrièrent[1]. La terreur que cet homme répandait autour de lui fut si grande que personne n'osa porter plainte à Cestius Gallus, proconsul de Syrie, son supérieur hiérarchique. Les familles riches et même Agrippa restaient insensibles aux malheurs du peuple, ils ne pensaient qu'à leurs propres intérêts.

Lorsque le proconsul se rendit enfin à Jérusalem (an 66, fête de Pâque), il y était attendu comme un sauveur. Plus de 30,000 personnes l'implorèrent pour la délivrance de la contrée de «cette peste du pays». Leur espoir fut déçu, Florus resta. Cestius lui recommanda seulement d'être moins sévère envers le peuple[2]. Il resta deux ans à son poste (64-66)[3].

[1] Jos. *Bell.* II, 14, 3.
[2] Jos. *Bell.* II, 14, 1.
[3] Jos. *Bell.* II, 14. 1.

CHAPITRE VII

Situation désespérée dans la Judée. — Nouvelles querelles à Césarée. — Commencement de l'insurrection. — Éléazar ben Anania, chef des Zélateurs. — Prise de position d'Agrippa, chef du parti de la paix. — Victoire sur les Romains. — Distribution des commandements dans les provinces.

La situation était désespérée. Une angoisse indicible, une vraie désolation s'empara du peuple. Où trouver justice et protection si ce n'est en soi-même? Cette pensée, une fois germée, se développa rapidement et inspira aux plus timorés un courage héroïque.

Cestius l'avait abandonné à la furie du procureur. Néron était occupé à cueillir des lauriers de comédien. La défense personnelle s'imposa. Ce fut le sentiment de tous ceux qui, dans la nation, sympathisaient avec les misères du peuple. Nous en avons excepté un certain nombre de Hillelites idéalistes et des hommes de sagesse et de clairvoyance politique supérieures qui prévoyaient des malheurs infiniment plus terribles dans le cas où le peuple saisirait les armes.

Il ne faut pas confondre avec ces hommes supérieurs les lâches qui, se disant portés pour la paix, pour le bien de la nation, ne se souciaient en réalité que de leurs intérêts personnels, enfin les satisfaits et les vendus à Rome. Le peuple n'était plus dans une disposition d'esprit à écouter des conseils de sagesse et de résignation. La colère, l'indi-

gnation éclatèrent. On se prépara à la lutte, on noua des intelligences avec les coreligionnaires de Babylone et avec la famille royale prosélyte[1]. On n'attendit qu'une occasion pour se soulever.

Il était dit que la nationalité juive devait se perdre pour la seconde fois et que le Temple serait détruit.

L'occasion se présenta bientôt; elle était insignifiante en elle-même, mais comme le feu de la jalousie et de la haine couvait depuis longtemps dans le cœur des païens et des Juifs, le moindre souffle suffisait à l'attiser et à le transformer en un immense brasier. Cette occasion naquit encore à Césarée.

Les ennemis des Juifs obstruèrent par des bâtisses et des baraques la place devant la synagogue. La jeunesse juive s'y opposa. Florus fut gagné par une somme d'argent et se rangea du côté des Juifs; mais l'infâme s'arrangea pour être absent lorsque la lutte éclata. Les Grecs profitèrent traîtreusement de cette absence voulue pour insulter les Juifs en ce qu'ils avaient de plus cher (Jyar 66). Dans la bagarre qui s'ensuivit, les Juifs, de beaucoup moins nombreux, eurent le dessous. Ils sortirent de la ville avec leurs rouleaux saints, envoyèrent une députation de 12 personnes chez Florus, qui était à Samarie, pour lui rappeler et la somme d'argent payée et la promesse faite par lui de les protéger. Florus, pour toute réponse, fit jeter en prison les 12 députés[2].

Quand on apprit ces faits à Jérusalem, toute la ville s'émut et s'agita. Florus augmenta l'effervescence par

[1] Jos. *Ant.* XX, 9, 4.
[2] Jos. *Bell.* II, 14, 5.

l'envoi de nouvelles troupes à Jérusalem et par la demande de lui livrer 17 talents à prendre dans le trésor du Temple. Florus tint tribunal devant le palais de Hérode, exigea que les insulteurs lui fussent livrés, puis ordonna à ses troupes de piller le marché dans la ville haute et le quartier des riches. Plus de 6000 hommes furent tués en ce jour; les prisonniers furent fustigés, puis cloués à la croix.

Le lendemain, à la vue des dévastations commises dans la ville par les troupes et à la nouvelle des meurtres, le peuple eut de la peine à se contenir. Florus attisa le feu : il ordonna que les notables et une partie du peuple allassent à la rencontre des troupes pour les saluer. On se soumit encore. Cependant les troupes, par un jeu de leur imagination, crurent remarquer que la réception n'était pas amicale; elles chargèrent le peuple, le poussèrent devant elles dans la direction de la ville. Une nouvelle effusion de sang marqua cette journée. Les hommes avisés dans la population, remarquant que les troupes se dirigeaient vers le fort Antonia, près du Temple, crurent deviner leur intention de dévaliser le trésor, et ils se hâtèrent de démolir la colonnade conduisant au Temple et lancèrent des pierres sur les troupes. La révolte avait ainsi éclaté.

Florus, lâche comme tous les tyrans, fut saisi de peur. Il promit de retirer les troupes de la ville, à l'exception d'un détachement, dont il laissa le choix au peuple. Le détachement de Métilius fut agréé.

Après le départ de Florus, la population de Jérusalem et de la province prit position, une partie pour la paix, une autre partie, — la jeunesse, les ardents, les zélés, —

pour une guerre à outrance. Ces derniers avaient pour chef Éléazar ben Anania. C'était un des hommes les plus distingués, les plus considérés et les plus dignes de la nation. Son père (Anania), homme vénéré entre tous, ami du chef du Sanhédrin et de plusieurs Hillelites et des grands-prêtres, intelligent et prévoyant, était partisan de la paix. Il comprit la portée et pressentit la fin d'une lutte si inégale. Les Zélateurs cependant ne voulurent pas entendre raison. Ils firent le serment solennel d'entreprendre la lutte avec ses conséquences, de mourir plutôt que de se rendre aux Romains. Il faut leur rendre cette justice qu'ils ont fidèlement tenu leur serment, soit dans la mêlée des batailles, soit dans les chambres de torture, soit dans les arènes et les amphithéâtres. Aucun ne s'est rendu à l'ennemi. On peut plaindre leur absence de sens politique, leur égarement ou leur folie si on veut; on n'a pas le droit de les blâmer; on les admire en pleurant sur leur sort. Josephus porte la honte éternelle d'avoir voulu les confondre avec les Sicariens et de les avoir qualifiés d'ambitieux, de révoltés, de brigands. Il ne valait pas un d'entre eux.

Comme il fallait s'y attendre, Agrippa était à la tête des partisans de la paix. Ceux-ci dépêchèrent à Cestius un messager l'instruisant de ce qui se passait et le priant de venir à Jérusalem. Cestius se contenta d'envoyer à sa place le général Napolitanus, dont la visite n'eut pas de résultat appréciable. Après son départ, le peuple cessa de payer les impôts.

Agrippa fit de grands efforts pour gagner le peuple à son parti. Il le fit réunir près du Temple, prononça un discours énergique en faveur de la paix, exposant tout ce

que l'expérience et la sophistique en pareil cas peuvent inspirer. Sa péroraison se terminait par ces mots : « Il est prudent de retenir le vaisseau au port à l'approche de la tempête pour ne pas le faire briser par les vagues furieuses[1]. »

Le discours d'Agrippa fit une profonde impression sur le peuple; ses velléités de lutte s'étaient calmées. Mais comme Agrippa voulait profiter de ce revirement des dispositions, en engageant le peuple à reconstruire le péristyle du Temple (pour faciliter aux Romains la rentrée de la ville haute) et à payer les impôts arriérés, il réveilla les soupçons d'être vendu à Rome. On lui lança des pierres et on le força de quitter la ville[2].

Les Sicariens jugèrent le moment propice pour paraître sur la scène. Leur chef était alors Menahem, un descendant de Juda, fondateur du parti des Zélateurs. Ils surprirent la forteresse Masada, massacrèrent la garnison romaine et mirent main basse sur les munitions de guerre[3].

Les Zélateurs, de leur côté, maîtres maintenant de la ville, gagnèrent à leur parti les prêtres et les hauts fonctionnaires du Temple[4]. On cessa d'offrir les sacrifices à l'intention de l'empereur, et cela contrairement aux conseils des Hillelites.

Les partisans de la paix, voyant qu'ils perdaient du terrain, sollicitèrent avec instance Florus et Agrippa d'envoyer des troupes à Jérusalem. Le premier n'osa rien faire ;

[1] Jos. *Bell.* II, 16, 3–4.
[2] Jos. *Bell.* II, 16. 5. Id. II, 17. 1.
[3] Jos. *Bell.* II, 17. 2; 8.
[4] Jos. *Bell.* II, 17, 3 et 4.

l'autre expédia 3000 cavaliers pour soutenir la garnison romaine dans le fort Antonia.

La ville basse leur étant fermée, la lutte s'engagea pour l'occupation de la ville haute. Cette lutte dura sept jours, soutenue d'un côté par l'habileté militaire, de l'autre par l'enthousiasme.

Les Zélateurs exclurent les partisans de la paix de la visite du Temple, pactisèrent avec les Sicariens et réussirent ainsi à devenir les maîtres de la ville haute. Les excès de la révolution ne furent pas épargnés à la malheureuse ville. Les Sicariens massacrèrent tous ceux qui voulaient leur résister ou qui conseillaient d'ouvrir aux Romains les portes de la ville. Ce fut le commencement du règne de la terreur et de la guerre civile. La garnison romaine du fort Antonia demanda à se retirer. La permission ne fut accordée qu'aux troupes juives sous Philippe, les troupes romaines furent passées au fil de l'épée et cela contrairement à la promesse qui leur avait été faite par les délégués des Zélateurs. Mitelius, le chef de la garnison, seul fut épargné. Les passions déchaînées n'écoutent plus la voix de la conscience.

Les Zélateurs virent trop tard que la ligue avec les Sicariens, ces gens sans aveu, ternissait la sainteté de leur cause. Ils décidèrent de la rompre ; une lutte s'ensuivit dans laquelle les Sicariens succombèrent. Les débris de leurs troupes se réfugièrent dans leur forteresse Masada. Menahem, le chef, fut exécuté.

Jérusalem était, pour un instant, délivrée et de la garnison romaine et des Sicariens.

Les succès remportés par les Juifs à Jérusalem réveillèrent les haines toujours mal éteintes entre les païens et

les Juifs en Syrie et en Égypte. Florus, mauvais génie, les attisa de toutes ses forces. Césarée, comme toujours, ouvrit la marche des persécutions; Antioche suivit de près, Alexandrie pressa le pas pour ne pas rester en arrière; Bethsam, Damas et d'autres villes, craignant d'être en retard, redoublèrent de rage pour compenser le temps perdu. Plus de cent mille Juifs perdirent la vie dans ces massacres. L'histoire de cette époque rapporte des scènes de barbarie horribles à la charge des païens et des actes d'héroïsme éclatants du côté des chefs et des particuliers parmi les Juifs[1].

Cependant Cestius, proconsul de la Syrie, à qui était confié l'honneur des troupes romaines, s'approcha de la Palestine, à la tête d'une grande armée bien aguerrie, pour réduire l'insurrection. Il était sûr de vaincre d'un seul coup. Agrippa lui fournit des troupes auxiliaires. Partout où les troupes romaines passaient elles laissèrent des traces de sang et d'incendie. La belle ville de Chabulon fut la proie des flammes. La population de Joppé (Jaffa), comptant 8000 âmes, fut massacrée, et la ville incendiée. La ville de Lydda subit le même sort, ni vieillards ni malades ne furent épargnés.

Les Zélateurs, à la nouvelle de l'approche des troupes romaines, saisirent les armes. Cestius fit halte à Gabaot, non loin de Jérusalem ; il s'attendait à recevoir des témoignages de repentir et de soumission de la part des insurgés. Mais, il fut attaqué avec impétuosité par les Zélateurs, qui lui firent subir de grandes pertes. Ce n'est que le troisième jour que Cestius put s'avancer pour mettre le

[1] Jos. *Bell.* II, 18, 1-17; id. 17. 4; 18, 7-8; VII, 3, 3-4.

siège devant la ville. Les quartiers extra-muros, sans défense, furent abandonnés ; les Romains les occupèrent. Les personnes qui parlaient d'ouvrir les portes de la ville furent déclarées traîtres à la patrie et jetées par-dessus les murs. Pendant cinq jours les assauts se répétèrent sans résultat, le sixième jour les Romains parvinrent à faire une brèche dans une partie du mur septentrional ; mais, chose curieuse et sans précédent, Cestius n'entra pas dans la ville ; il avait appris à respecter, à craindre même ces troupes juives dont chaque soldat était un héros, méprisant la mort et se sacrifiant pour le salut de la patrie et de la religion. Et comme la saison des pluies était proche (commencement du mois de Marcheschvan), il donna l'ordre de la retraite[1]. Cette retraite se fit dans de mauvaises conditions. Les troupes furent poursuivies, harcelées à chaque pas, attaquées dans les défilés. Cestius hâta la retraite le plus possible ; il ne dut son salut qu'à une ruse de guerre. Près de 6000 Romains et troupes auxiliaires perdirent la vie dans cette retraite précipitée.

Jérusalem s'adonna à la joie, les partisans de la paix durent se taire ; tous s'enthousiasmèrent pour la lutte, les Esséneens, les paisibles Esséneens eux-mêmes, se laissèrent entraîner dans le tourbillon ; plusieurs d'entre eux entrèrent dans les rangs des combattants ; on en comptait même parmi les chefs.

Les chrétiens judaïsants seuls se tenaient éloignés de la lutte, ils se retirèrent même de la ville pour passer le Jourdain[2].

[1] Jos. *Bell.* II, 19. 7.
[2] Eusébius, *Hist. écl.* III, 1-5.

Si, à cette époque, Rome avait été occupée ailleurs, s'il avait pu se produire la moindre diversion, la Judée eût renouvelé l'œuvre des Macchabées; mais sa destinée était fixée et elle devait s'accomplir.

Dans la ville, une activité fiévreuse se manifesta partout. La jeunesse s'exerçait dans l'art de la guerre, les hommes travaillaient aux fortifications, les chefs tenaient conseil, le Sanhédrin, sous la présidence de Simon ben Gamaliel, légiférait sur les mesures d'ordre.

Toutes les forges étaient en activité pour fabriquer des armes de défense. Les murs furent mis en bon état pour pouvoir résister longtemps aux assauts de l'ennemi.

Sous l'influence des Zélateurs, des livres patriotiques furent donnés en lecture au peuple; on organisa même des lectures publiques. Les livres des Macchabées étaient les préférés. Les paroles de Mathathias, père des Macchabées, prononcées par lui sur le champ de bataille au moment d'expirer : « Et maintenant, mes enfants, luttez avec zèle pour la Loi et sacrifiez votre vie pour l'alliance de vos pères », étaient dans la bouche de chacun.

(C'est aussi à cette époque que le Canon fut réuni, composé de 24 livres.)

L'activité guerrière ne se relâcha pas un instant. Les commandements furent distribués. Était-ce manque de discernement et de pénétration ou influence malheureuse? Le fait est que dans cette distribution des commandements on fit bien plus attention à la noblesse de naissance qu'à la noblesse de sentiments, à la considération dont jouissait la famille qu'à la capacité des personnes. Joseph ben Gorion, descendant d'une famille de grands-prêtres, reçut le commandement de la ville de Jérusalem et de ses fortifi-

cations; Joseph ben Simon celui de Jéricho et de ses environs; un nommé Manassé celui de la province de Pérée; l'Essénéen Jean celui de Tamna; Joseph ben Mathia enfin, celui de la Galilée, la province la plus importante de toutes. On connaissait les sympathies de Josephus pour les Romains; on passa outre par la raison que c'était un homme instruit et issu d'une famille des premiers notables. Éléazar ben Anania, l'âme de l'insurrection, dut se contenter de partager avec un certain Josua ben Saphia le commandement de la province de l'Idumée. Un autre chef de l'insurrection, Éléazar ben Simon, qui, dans la guerre contre Cestius, s'était particulièrement distingué et avait contribué pour une large part à la victoire, fut complètement écarté.

Cette distribution maladroite et inintelligente fut la cause principale de l'issue si malheureuse de la lutte.

CHAPITRE VIII

La lutte dans la Galilée. — Jean de Gischala. — Justus de Tibérias. — Josephus, gouverneur de la Galilée. — Ses dissensions avec les chefs des partis. — Vespasien chargé de réduire la Judée. — Josephus se rend. — La défense héroïque des forteresses.

La lutte à l'intérieur et celle contre les Romains, après leur retraite du pays, s'ouvrit dans la Galilée, ce pays délicieux où à la lettre « coulaient le lait et le miel[1] », où « le pied se baignait dans l'huile[2] »; le pays des palmiers, des dattiers, des citronniers, des oliviers, des amandiers, des melons, le pays où la végétation n'avait pas d'hiver, contrée à peine plus grande que notre province de Brabant avec trois millions d'habitants, gens robustes, sains de corps et d'esprit ; moins avancés en culture intellectuelle que les habitants de la Judée, mais plus fermes de caractère.

La Galilée était divisée à cette époque en Galilée haute (Galil elyone), chef-lieu Sepphoris, et en Galilée basse (Galil tachtone), chef-lieu Tibérias.

Les Galiléens étaient pleins d'enthousiasme pour la révolution et pour la guerre contre les Romains.

N'étaient-ils pas témoins des massacres de leur nationaux dans les villes du voisinage? Des fuyards juifs de ces villes

[1] Exode III, 17 et autres.
[2] Deutér. XXXIII, 24.

leur avaient fait un récit lamentable des horreurs commises. Les hostilités commencèrent à Gischala, ville située à l'extrémité septentrionale et que les païens des villes environnantes avaient attaquée. Jean ben Lévi de Gischala se plaça à la tête de ses compatriotes. Il était pauvre, d'une santé chancelante, mais d'une force de caractère incomparable et enflammé du plus ardent patriotisme. Ni sa faiblesse physique, ni les circonstances les plus défavorables ne purent ébranler son courage et sa fermeté. Il avait été le premier à pénétrer Josephus; aussi celui-ci le haïssait-il bassement. Mais la honte de ses calomnies, loin d'atteindre sa victime, dont la bravoure, l'énergie et le dévouement à la cause sacrée ont fait un héros sans égal, rejaillit tout entière sur lui-même. L'estime que lui témoigna Simon ben Gamaliel, président du Sanhédrin, est une garantie suffisante de l'intégrité du caractère de Jean de Gischala, de son désintéressement absolu et de son abnégation sans bornes.

S'il fallait davantage pour mettre à néant les calomnies de Josephus, on ferait parler les actes de Jean, les actes héroïques accomplis par lui, soit dans la Galilée, soit plus tard à Jérusalem, où, pendant le siège, il était toujours sur la brèche, encourageant par la parole et par l'exemple à se dévouer à la patrie et à mourir pour elle; le Temple était déjà dévoré par les flammes qu'il luttait encore et en défendait les derniers retranchements.

La ville de Tibérias était au Sud le foyer de la révolte. A la tête du mouvement se trouvait Justus ben Pistos, d'origine aristocratique, savant et éloquent. Il n'eut pas de peine à entraîner le peuple dans le mouvement patriotique. C'est ce Justus qui écrivit l'histoire de sa nation en langue

grecque comme contre-partie de celle écrite par Josephus; mais cet ouvrage est perdu. Les autres familles aristocratiques de Tibérias furent plutôt du côté d'Agrippa[1].

Dès que la nouvelle de la défaite de Cestius fut arrivée à Tibérias, Justus se mit en marche contre les villes qui avaient massacré ses compatriotes pour les châtier[2].

Sepphoris, la rivale de Tibérias, resta seule, entre toutes les villes de la Galilée, fidèle à Rome. Elle avait une population composée en majeure partie de Grecs depuis que, sous Varus, elle avait été détruite et ses habitants primitifs vendus comme esclaves.

Toute la province était en pleine insurrection, lorsque Josephus ben Mathia y arriva comme gouverneur. Tout le monde se mit entièrement à la disposition du chef choisi par le Sanhédrin. Si cet homme avait été animé d'une ambition noble et généreuse; s'il avait sacrifié ses préférences personnelles et mis au service de la patrie les forces vitales de la nation si généreusement offertes, il aurait pu opérer des miracles. Mais que fit-il de ses troupes, évaluées par lui-même à 100,000 hommes? Il les dissémina dans le pays et les employa à paralyser les mouvements de Jean de Gischala et des autres chefs de parti.

Il était l'ami d'Agrippa et l'âme damnée des Romains, leur soutien contre son pays, tout en affectant ostensiblement un grand zèle patriotique.

Les Galiléens, gens simples et confiants, ne comprenaient rien à ce double jeu ; ils s'abandonnaient presque aveuglément à sa direction ; n'était-il pas l'élu du Sanhédrin? Les

[1] Jos. *Vita*, 25, 9.

[2] Jos. *Vita*, 8, 9.

chefs ne tardèrent pas à le pénétrer et portèrent plainte à Jérusalem. Le Sanhédrin envoya quatre commissaires dans la Galilée avec ordre d'employer tous les moyens pour amener Josephus à se démettre de ses fonctions. A cette nouvelle Josephus déploya une activité factice et fit en sorte que les commissaires ne purent le rencontrer nulle part. Il se représenta au peuple comme victime d'une intrigue machinée par des ambitieux pour le perdre. Il sut si bien faire que les Galiléens se déclarèrent pour lui contre les commissaires du Sanhédrin et contre les chefs de parti. Bien plus, ils envoyèrent, à leur tour, une députation à Jérusalem pour représenter Josephus comme un modèle de gouverneur. Le Sanhédrin, ainsi induit en erreur, dépêcha un contre-ordre confirmant Josephus dans ses fonctions et enjoignant aux chefs des patriotes de quitter la Galilée. Ceux-ci résolurent de se rendre à Jérusalem pour éclairer le Sanhédrin sur la véritable situation du pays. Ils étaient au nombre de quatre. Josephus mit tout en œuvre pour empêcher leur voyage. Il sut en surprendre deux, qu'il fit charger de chaînes ; le troisième tomba par ruse en son pouvoir ; le quatrième, qui s'était jeté dans une ville, fut empêché d'en sortir par un siège de la place.

Pendant que Josephus semait ainsi la discorde parmi les partisans de Jean et que, par des menaces, il détachait Justus de la cause des patriotes, il n'entreprit rien de sérieux contre les Romains. La ville de Sepphoris eut toute liberté et tout le temps de se préparer à la lutte pour devenir la base des opérations des Romains. Elle demanda à Cestius une garnison romaine pour parer à une attaque des Juifs. Josephus, pressé par le peuple d'être

plus énergique, marcha enfin contre Sepphoris, la prit sans grande peine. Mais au lieu de profiter de cet avantage, il entraîna ses troupes dans une retraite honteuse, en faisant répandre la fausse nouvelle que les Romains, en grand nombre, étaient en marche contre elles. Lui-même se retira, encourageant ainsi les Sepphorites à presser Cestius de leur envoyer des troupes nombreuses, ce que celui-ci ne manqua pas de faire. Josephus tenta pour la forme une attaque contre la ville. Le lendemain, ses troupes, qu'il n'avait habituées qu'à combattre des coreligionnaires, subirent une sortie victorieuse de la garnison de la ville[1]. Une attaque qu'il dirigea contre un général d'Agrippa eut le même sort : elle fut repoussée avec perte[2]. On croirait difficilement ces lâchetés et cette duplicité, s'il n'avait pas pris soin, d'une manière détournée, sans doute, de nous les raconter lui-même. Le fruit de quatre mois de lutte, de l'insurrection de Jérusalem fut perdu par les trahisons de Josephus.

Les Romains, pendant ce temps, n'entreprirent rien de sérieux ; ils attachaient une très grande importance à cette insurrection. Ils attendirent donc, pour agir vigoureusement, l'arrivée de nouvelles légions de Rome. Néron craignit que cette insurrection ne gagnât les pays de l'Euphrate et des Parthes. Sur ces entrefaites, Cestius mourut. On ignore si ce fut de chagrin et de honte ou s'il y eut suicide.

Néron résolut de charger un général éprouvé de la direction de la guerre et nomma généralissime Flavius Vespasien, bien qu'il fût en ce moment en disgrâce. C'est

[1] Jos. *Vita*, 7, 71.
[2] Jos. *Vita*, 72-73.

pendant l'hiver de l'an 67 qu'il arriva à Ptolomaïs, où il fit les préparatifs de la campagne. Son fils Titus lui amena deux légions d'Alexandrie, les sauvages Decumanis, que les Juifs alexandrins avaient vus à l'œuvre sous Tibérius Alexandre. Les rois-vassaux lui amenèrent d'autres troupes et parmi eux et les surpassant en zèle, nous trouvons Agrippa. Sa sœur Bérénice noua, entre-temps, des relations d'amour avec Titus.

Les troupes réunies de Vespasien, destinées à opérer contre la Judée, dépassaient cinquante mille hommes, sans compter le train nombreux qui les suivait. Les opérations ne commencèrent qu'au printemps, et furent conduites avec lenteur et prudence.

La Judée est séparée de la Galilée par la Samarie. Vespasien coupa les lignes de communication entre les deux provinces, renforça la garnison de Sepphoris et fit de cette forteresse la base de ses opérations dans la Galilée. Josephus se retira au fur et à mesure que Vespasien avançait. Les troupes galiléennes n'étaient certes pas démoralisées, mais elles manquaient de confiance dans leur général en chef, qui se retirait dès que l'on apercevait les Romains. Mal conduites, elles furent battues à chaque rencontre.

Jean de Gischala tint une conduite tout opposée à celle du général en chef officiel. Il défendit sa ville natale avec une énergie indomptable. Placidus, le général de la cavalerie romaine qui avait pour mission d'opérer contre Gischala, n'osa se heurter contre ce héros audacieux; mais Jean sut bien le forcer d'accepter la bataille, il le harcelait par des sorties continuelles, et si, vu la faiblesse numérique de son armée, il ne parvint pas à rompre les rangs serrés des Romains, il les força cependant, dans une de

ses sorties, à une fuite précipitée. La petite troupe de Jean fit à elle seule, par sa résistance opiniâtre et par ses attaques impétueuses, plus de mal à l'ennemi que toutes celles réunies sous l'ordre de Josephus. On aurait pu croire que celles-ci étaient destinées, non à combattre l'ennemi, mais à s'entre-tuer dans une guerre intestine.

Josephus se retira à Tibérias, abandonnant les villes de province à leur sort. Vespasien, dans ces conditions, n'ayant pas à combattre une armée compacte en rase campagne, put diriger ses forces contre les villes ouvertes et les occuper l'une après l'autre. Les forteresses seules, situées, pour la plupart, sur des sommets de montagnes, comme des nids d'aigles, résistèrent désespérément. Elles étaient défendues par des chefs de patriotes. Une d'elles, Jotopata, repoussa pendant 40 jours toutes les attaques de l'ennemi. Mais l'eau commençant à manquer, la petite garnison était exténuée de fatigue et mourante de soif. Le courage seul la maintint debout. Ce que les souffrances ne pouvaient faire obtenir fut obtenu par la trahison. Un fuyard montra à l'ennemi une passe couverte conduisant dans l'intérieur de la ville. Les assiégés furent surpris pendant le sommeil après une sortie victorieuse. Tous périrent. La campagne des Romains avait pris dès le début le caractère d'une guerre de vengeance : les légions ne respectaient ni l'âge ni le sexe.

Au commencement du siège de Jotopata, Josephus s'était trouvé par hasard dans la forteresse; mais il s'était caché dans une caverne, où il trouva 40 autres guerriers du parti des Zélateurs. Il fut empêché par eux de se rendre. Ils avaient juré de s'entre-tuer deux par deux, si la forteresse venait à être prise. Ils tinrent fidèlement leur

serment; le sort voulut que Josephus avec un compagnon fussent les derniers. Il sut persuader ou forcer celui-ci à se désarmer, puis il se livra lui-même aux Romains. Il savait qu'il n'avait rien à craindre d'eux, qui cependant ne firent quartier à aucun guerrier juif. Il était enfin à sa véritable place.

La ville de Joppé (Jaffa) et plus tard Tibérias durent se rendre. Titus fit massacrer tous les hommes, sans épargner ni vieillards ni malades, et fit vendre comme esclaves les femmes et les enfants; 6000 adolescents de la Galilée, presque enfants encore, furent envoyés en Grèce pour travailler au percement de l'isthme de Corinthe, 3000 autres furent vendus.

Il ne restait plus que trois forteresses entre les mains des Zélateurs galiléens: Gamala, le mont Tabor et Gischala. La défense de la première de ces forteresses fut une des plus héroïques connues dans l'histoire. Elle résista avec succès aux troupes d'Agrippa. Vespasien dut venir à son secours et entreprendre lui-même le siège. Après plusieurs échecs il réussit enfin à prendre la ville. Il n'y trouva que des cadavres, les habitants s'étant donné la mort. Le chef, Joseph de Gamala, ne leur survécut pas.

Le mont Tabor fut pris par une ruse de guerre. La petite ville de Gischala ne put tenir. Jean parvint à s'échapper. Nous le retrouverons à Jérusalem. Tous les fugitifs, vieillards, femmes et enfants furent massacrés[1].

Le faible reste des Zélateurs, échappé au massacre, se réfugia à Jérusalem. Ils s'y concertèrent avec leurs partisans de la capitale pour la continuation de la lutte.

[1] Jos. *Bell.* III, 7. 8-9; IV, 1. 2.

CHAPITRE IX

Le siège de Jérusalem. — Les partis et leurs dissensions à l'intérieur. — Les préparatifs de Titus. — La famine dans la ville. — Les difficultés du siège. — La prise de la ville. — L'incendie du temple. — A qui l'attribuer. — Les cruautés de Titus.

A cette époque, Jérusalem comptait, suivant Tacite[1], 600,000 habitants, mais si on y ajoute les nombreux fuyards de la province et de la Galilée, la population montait certainement à un chiffre plus élevé; une source autorisée[2] l'évalue à deux millions. Des provisions étaient accumulées dans toutes les parties de la ville[3].

Les guerriers, Zélateurs jérusalémites et galiléens, Sicariens et Iduméens, étaient pleins de courage. Ils comptaient à peine 24,000 hommes de troupes organisées, mais ce nombre augmenta après les premières opérations. Ce qui dès le commencement paralysait la défense, ce fut l'absence de tout pouvoir central et d'unité de commandement. Le Sanhédrin n'était plus qu'une ombre. Les chefs étaient divisés et le peuple ne l'était pas moins.

Les Zélateurs, pleins d'ardeur, téméraires jusqu'à la folie, furent d'avis de défendre la ville, dussent-ils périr tous ;

[1] Tacite. *Hist.* 5-13.
[2] Guem. *Pesachim* 64 a.
[3] Tacite. *Hist.*, 5-12.

les hommes de paix et de réflexion étaient également prêts à lutter, mais avec l'arrière-pensée d'arracher seulement à l'ennemi des conditions plus avantageuses dans la négociation pour la reddition de la ville.

L'histoire impartiale hésite à se prononcer entre les deux partis; mais finalement il faut convenir que tous les deux avaient leur raison d'être. La divergence d'opinion entre eux portait sur la question de savoir si le salut de la patrie, de ses institutions, de sa religion, c'est-à-dire de la Loi, dépendait de l'existence d'un centre national et d'un centre du culte, ou si la nation pouvait continuer de subsister comme peuple et comme race et la religion être conservée en l'absence de ce centre; cette divergence était légitime, puisqu'elle existait dans l'âme même de la nation.

Personne ne contestera que toutes les opinions se faisant jour dans une nation ne soient parfaitement légitimes; elles cessent de l'être lorsqu'elles prétendent ne vouloir tolérer aucune autre à côté d'elles.

Les deux partis à Jérusalem avaient le droit de coexister et de se manifester simultanément; tous les deux avaient une tendance patriotique. On est obligé de donner tort à Josephus, qui n'a pas de mots assez durs à l'adresse des Zélateurs, comme aussi de condamner les appréciations de Renan, qui blâme les hommes de paix et élève aux nues les Zélateurs [1].

[1] Renan, *Revue des Deux-Mondes*, 1er mars 1873, apocalypse de l'an 97.

Renan donne cette appréciation avec une arrière-pensée.

Les Juifs pourraient appliquer leur vieil adage à cet admirateur enthousiaste des Zélateurs: «Ni ton miel, ni ton aiguillon», לא מדובשך ולא מעוקצך

Les deux partis étaient unis devant l'ennemi, mais s'entre-déchiraient pendant les jours de répit. Ce fut le malheur de la ville, la cause de sa ruine et de sa chute finale.

Les Romains ayant appris, à leurs dépens, à connaître le courage héroïque des Juifs, procédèrent avec lenteur et avec beaucoup de prudence. Titus, devenu généralissime des troupes romaines après le départ de Vespasien, élu empereur, voulut réunir le plus de troupes possibles avant de commencer les opérations contre une ville aussi importante qu'était alors Jérusalem. 80,000 soldats, sans le train, étaient à sa disposition, ainsi que des parcs de siège comme aucune guerre n'en avait nécessité jusqu'alors. Trois traîtres juifs se trouvaient dans le camp romain : le roi Agrippa, Tibérius Alexandre, le renégat, et Josephus le transfuge, qui, lui, accompagnait Titus comme son ombre.

Les juifs babyloniens et la famille royale d'Adiabene avaient envoyé quelques troupes auxiliaires à la mère-patrie[1], mais elles furent de peu d'utilité, entraînées également dans la lutte des partis à l'intérieur de la ville.

C'est en avril 70 — fête de Pâque — que Titus s'approcha de la ville et l'enserra comme dans un cercle de fer. Dans une des premières sorties des assiégés, Titus faillit tomber entre leurs mains[2]. Le lendemain la 10e légion fut battue du côté oriental de la ville.

La lutte s'annonça dès le commencement d'une manière terrible, les femmes elles-mêmes y prirent une part active[3].

[1] Dio Cassius, 56. 4.
[2] Jos. *Bell.* V, 2, 2.
[3] Tacite, *Hist.*, 5-13.

Le faubourg Bezetha, après une lutte acharnée, tomba le premier au pouvoir des Romains[1]. Les troupes qui avaient pris part à l'assaut avaient d'énormes pertes. Titus put craindre de perdre toutes ses légions devant les murs de Jérusalem, dans de pareilles conditions de lutte.

Il devint prudent, patient, appelant à son secours un allié qui ne faillit jamais, qui est toujours sûr de vaincre : la famine. Un désastre survenu dans la ville assiégée seconda ses desseins.

Au cours d'une des nombreuses luttes à l'intérieur de la ville, une grande partie des provisions qui y étaient accumulées devint la proie des flammes. La famine grandit rapidement et décima la population. On raconte des horreurs, des scènes indescriptibles, contre nature, qui se sont passées pendant ce siège, occasionnées par ce hideux fléau, comme si tous les malheurs prédits par Moïse avaient dû s'accomplir à la lettre[2].

Ceux des infortunés assiégés qui, poussés par la faim, sortaient de la ville pour trouver un refuge dans le camp ennemi n'eurent pas de meilleur sort : on leur ouvrait le ventre dans l'espoir d'y trouver de l'or que les affamés auraient pu avoir avalé pour sustenter leur vie[3] ; ou encore Titus les faisait clouer à la croix et les exposait en face des murs à la vue des assiégés[4].

Les amis des Romains dans la ville, traîtres à la patrie, instruisaient fidèlement les assiégeants des progrès de la

[1] Jos. *Bell.* VI, 7-8.
[2] Deutér. XXVIII, 53-58.
[3] Jos. *Bell.* V, 13, 4-5.
[4] Jos. *Bell.* VI, 9. 1.

famine à l'intérieur. Cependant les Zélateurs malgré la faim qui les torturait, continuèrent la défense avec une vigueur et avec un courage que rien ne pouvait abattre. Lorsque les Romains, après l'usage de leurs terribles béliers de fer et après des assauts répétés, furent parvenus à faire une brèche dans le mur qui défendait le fort Antonia, ils trouvèrent avec effroi un second mur élevé par les assiégés. Le siège était à recommencer.

— Ce travail exécuté par les assiégés est une nouvelle preuve de l'inexactitude du rapport de Josephus, disant que la discorde ne cessait de régner à l'intérieur. L'élévation d'un mur gigantesque fait supposer un état de paix relative. —

Nous possédons une autre preuve que la défense de Jérusalem a été conduite avec un héroïsme sans égal; c'est celle qui résulte du fait qu'un certain nombre de Romains, transportés d'admiration pour les exploits éclatants des assiégés, judaïsèrent et prirent part à la défense de la ville, bravant ainsi les tortures de la faim dans l'intérieur et les atrocités qui les attendaient s'ils tombaient au pouvoir de leurs compatriotes [1].

Titus fit-il des propositions de paix aux assiégés et promit-il, surtout, de respecter le Temple s'ils se rendaient? Cette question n'est pas complètement élucidée. Josephus l'affirme et rapporte que ce fut lui-même qui, à plusieurs reprises, fut chargé de faire ces propositions de capitulation. Mais ces affirmations fussent-elles vraies, elles ne tourneraient encore pas à l'honneur de Titus: par le choix du parlementaire, si justement si suspect, il devait néces-

[1] Dio Cassius, *Hist.*, 66. 5.

sairemént faire croire à un piège ou à une ironie de sa part. Il n'ignorait pas que Jean de Gischala, un des chefs des patriotes dans Jérusalem, l'avait vu à l'œuvre dans la Galilée et avait également été témoin du parjure de Vespasien à l'égard des guerriers de Tarichée?

Les assertions de Josephus sont complètement contredites par le chroniqueur Sulpicius Severus, qui rapporte, sur la foi de fragments de l'histoire de Tacite, perdus aujourd'hui, que les assiégés ne furent admis ni à des négociations de paix ni même à des pourparlers pour la reddition de la place[1].

Plus le siège traînait en longueur et plus la famine augmentait, plus les défenseurs devinrent intraitables; ils voulurent que tout le monde se mît à la hauteur de leur héroïsme. Ils se montrèrent impitoyables envers les transfuges et les modérés, qu'ils considéraient comme des traîtres à la patrie et à la religion. Ils étaient prisonniers de l'idée que la nationalité juive était liée d'une manière indissoluble à l'existence du Temple et que la religion juive, elle-même, dépendait de cette existence. Ils attendirent avec confiance jusqu'à la dernière minute une intervention céleste. De là cette rigueur contre les tièdes et les réfléchis dans la nation.

Cette idée était le fruit de ce trouble d'èsprit si fréquent dans les époques de fortes agitations. L'exaltation messianique que nous voyons si forte pendant le demi-siècle précédant la chute de Jérusalem tirait son origine de ce même trouble. Renan qui, comme nous l'avons vu, exalte les

[1] Salp. Severus était moine dans l'Aquitaine au Ve siècle. Étude faite par Bernays (Hambourg).

Zélateurs et blâme les hommes réfléchis, a dû avoir le même trouble. Seulement on pouvait s'attendre de sa part à une connaissance plus étendue des textes bibliques. (Ancien Testament.)

Les modérés étaient impuissants à lutter contre l'exaltation de ces esprits échauffés; ils étaient obligés de se soumettre, en dévorant leurs larmes sur l'aveuglement de leurs compatriotes égarés et en tremblant sur le sort qui attendait la nation. Et ces modérés, pour la plupart des hommes distingués, d'une intelligence et d'un caractère supérieurs — on ne peut le contester — étaient aussi sincèrement dévoués à la nation et à la religion que les Zélateurs. Leur conception sur l'existence de la nation juive et sur la conservation de la religion par la Loi était seule plus conforme aux principes du Mosaïsme.

Leur chef, le célèbre Jochanan (Jean) ben Saccaï, respecté de tous, même des traîtres dans le camp ennemi, afin de sauver la Loi, conçut l'idée de se faire sortir de la ville dans un cercueil pour échapper à la surveillance des Zélateurs et sollicita de Titus la permission d'ouvrir une école à Jabné (Jamnia). La Loi, la religion, la civilisation juive furent ainsi sauvées.

Bientôt les écoles florissaient en Palestine, en Babylonie et dans les colonies, malgré les horreurs des luttes et des persécutions.

Titus, de plus en plus irrité de la résistance opiniâtre, indomptable que lui opposait la ville, en dépit de la famine qui y sévissait, fit des efforts énergiques pour la réduire. Il poussa l'attaque avec la plus grande vigueur, et comme les forces des assiégés affamés diminuaient chaque jour, il eut enfin raison de cette défense sans égale dans l'his-

toire. Les murs du Temple furent escaladés, le Temple incendié, les habitants massacrés sans pitié. Les Zélateurs luttèrent jusqu'au dernier homme.

Quant au fait même de l'incendie et de la destruction du Temple, il importe peu de savoir si l'ordre en avait été donné par Titus ou si le brandon qui y mit le feu fut lancé par un soldat, contrairement à l'ordre formel, donné par le général, d'épargner le Temple, comme Josephus le rapporte[1].

Mais la tâche de l'historien ne se borne pas à la constatation du fait, elle lui impose aussi le devoir d'en rechercher les auteurs et de scruter leurs intentions. Or, contrairement aux assertions de Josephus, une autre source moins suspecte dans ce cas particulier nous rapporte que c'est Titus lui-même, dans le conseil de guerre tenu après la prise du fort Antonia, qui ordonna la destruction du Temple[2]. Cette preuve est concluante, même si l'on conteste l'authenticité du passage de Tacite cité par Sulpicius Severus[3].

D'ailleurs, les actes de cruauté ordonnés par Titus, tels que le massacre des prêtres et des enfants, les luttes de gladiateurs, les combats dans les arènes, montrent qu'il était capable de tous les crimes, de toutes les atrocités. L'homme que ses flatteurs voulaient faire passer pour le

[1] Jos. *Bell.* VI, 4, 3-5.

[2] Dio Cassius. LXVI, 6.

οὐ μῆν και παραχρῆμα, διὰ τὸ δεισιδαιμονῆσαι, ἐσέδραμον· ἀλλ' ὀψὲ τοῦ Τίτου, σφᾶς κατανκάσαντος, έίσψ προεχώησαν.

[3] Chronica II, 30. 6.

Alii et Titus ipse evertendum templum imprimis censebant, quo plenius Judaeorum et Christianorum religio talleretur.

Quippe has religiones, licet contrarias sibi, iisdem tamen auctoribus profectus; radice sublata stirpem facile perituram.

« délice du genre humain » n'était qu'un homme vindicatif, aux instincts sanguinaires et féroces, ni plus ni moins que les autres Romains, avec en plus l'hypocrisie [1]. La tradition juive le qualifie de « méchant » (Titus harascha), surnom qu'il partagea avec Haman. Nabuchodonosor, le destructeur du premier Temple, ne le porte pas.

Le Temple brûla les 9 et 10 Ab, an 70.

La plume se refuse à peindre les horreurs du siège [2] et plus encore les atrocités commises par la soldatesque romaine après la prise de Jérusalem.

Plus d'un million de Juifs trouvèrent la mort dans cette guerre et plus de 900,000 furent vendus comme esclaves.

[1] Nous ne les calomnions pas : la générosité, la grandeur d'âme dont parfois font preuve même les bandits ordinaires, étaient pour eux des mots vides de sens : preuve leur conduite envers Annibal, Jugurtha et tous leurs vaincus illustres.

[2] Guem. *Guittine*, 53 et Midrasch Threni, 67 a et 68 b.

LES RAPPORTS PRIVÉS

ENTRE LES ROMAINS ET LES JUIFS

La critique historique, pour ne pas s'aventurer dans la sphère hasardeuse, fantastique des hypothèses, doit avant tout chercher avec soin à ramasser les matériaux, — les faits, — puis les examiner avec une scrupuleuse attention pour en éloigner tout ce qui n'est pas certain, tout ce qui paraît suspect à la vérité. Toute prévention et idée préconçue doivent être écartées avec un soin jaloux. Ces précautions prises, on peut commencer la construction; l'édifice, dans ces conditions, pourra devenir un temple digne de la vérité.

Dans le résumé analytique qui précède et qui établit les rapports publics entre les Romains et les Juifs, cette règle, on voudra le reconnaître, a été rigoureusement observée.

Le travail pour établir les rapports privés ne peut donner des résultats aussi certains. Les bases lui manquent presque complètement. En effet, les auteurs romains, grecs et juifs sont à peu près muets sur ce sujet. La critique ne trouve d'autres éléments que les mêmes faits historiques qu'elle a utilisés pour établir les rapports publics. Elle est réduite à se tenir à des déductions naturelles et logiques.

Tout nous fait supposer que les relations entre les deux peuples étaient en général peu intimes et cordiales ; elles ont même dû être haineuses pendant les troubles précédant la catastrophe. Les écrits des ennemis des Juifs le montrent suffisamment. Les païens reprochaient aux Juifs de se tenir à l'écart, de faire bande à part, de ne pas se mêler avec eux, ni dans la pratique du culte, ni dans la vie de famille, — repas en commun et mariages mixtes, — ni dans les plaisirs mondains, — théâtres, arènes, jeux de gladiateurs. Ils taxaient d'infériorité l'absence d'idoles dans les maisons et dans les édifices du culte des Juifs, de curiosité ridicule leurs pratiques religieuses, et enfin regardaient comme objet de moquerie leurs mœurs plus raffinées, en ce sens que l'abstinence en était le modérateur principal.

Leurs mœurs et coutumes étaient différentes de celles des Romains et des Grecs.

Jusqu'à leur manière de penser, leurs idées sur la divinité, sur les problèmes de la vie, sur l'humanité, son origine, ses tendances, son but, tout en un mot différait.

Il y avait bien parmi les païens des penseurs qui repoussaient le culte des idoles et se créaient des systèmes religio-philosophiques par la voie de la dialectique, qui, de déduction en déduction, remontaient à la première cause. Mais, exception faite pour Platon, leurs formules étaient vaines, leur divinité, enfant de leur philosophie, sans attributs éthiques ni esthétiques. Les rapports entre la divinité et l'humanité étaient conçus d'une manière grossière, matérielle. D'ailleurs les idées des philosophes restaient sans grande influence sur le peuple, qui les avait même en horreur.

Les Juifs, aussi, comptaient des penseurs essayant, à grands frais de réflexion et d'imagination, de concilier la philosophie grecque avec les idées religieuses juives; Philon était le principal. Mais ces tentatives n'eurent guère de succès. Les idées sur les questions les plus graves différaient donc complètement chez les Juifs et chez les païens. Cette divergence ne pouvait manquer de se retrouver dans toutes les manifestations de la pensée, de la vie. Chez les Romains vertu et virilité, dérivant de la même racine, étaient presque équivalentes. La virilité était la vertu par excellence. L'homme devait posséder la force physique, la force de se défendre et plus encore celle d'attaquer. D'ailleurs ils ne comptaient comme homme, dans la plénitude de la signification de ce terme, que le Romain, à l'exclusion des étrangers. Ces derniers indistinctement, s'ils n'avaient pas acquis le droit de citoyens romains, étaient regardés comme des êtres inférieurs et comme des ennemis. Le mot « hostis » veut dire étranger aussi bien qu'ennemi. On distinguait entre romain et étranger en toute chose jusqu'au mode de supplice.

Les Romains possédaient à un haut degré le don de légiférer, et leur législation forme encore de nos jours la base du droit public; mais leurs lois si logiques, bien que subtiles parfois, ont-elles été impartialement appliquées? Le plébéien, l'étranger étaient-ils protégés par ces lois à l'égal du patricien? (sans parler de l'esclave, qui était mis au rang de l'animal domestique[1]). Je n'ai pas à m'y attarder; le droit romain étant généralement connu.

[1] Platon lui-même n'a-t-il pas admis la prédestination d'une partie des hommes à l'esclavage et d'une autre à la classe des maîtres?

Chez les Juifs au contraire, tout être humain indigène, étranger et esclave, était considéré comme l'image de la divinité, sa vie était sacrée, comme aussi son bien. L'étranger jouissait du même droit que l'indigène[1]; et les lois de charité le visaient généreusement à l'égal de la veuve, de l'orphelin et du lévite[2]. Le mot étranger « guer » n'avait rien d'humiliant ou d'outrageant comme le mot « hostis ». « Guer » dérive du verbe « gur » et veut dire « un résident », c'est-à-dire une personne venue pour s'établir temporairement dans le pays. Cette expression est employée dans la Bible pour caractériser le « séjour éphémère de l'homme sur la terre[3] ». La loi protégeait l'étranger à l'égal de l'indigène, même du prince ou pontife en Israël.

La procédure judiciaire était la même pour tout le monde sans égard pour le rang ni pour l'origine.

Si pendant les dernières et terribles guerres contre les Romains et les Grecs, certaines mesures contre le païen ont été édictées par le Sanhédrin, dont une allait jusqu'à défendre l'étude de la langue grecque, leur caractère prouve qu'elles doivent être considérées comme transitoires. C'étaient des mesures de protection; une barrière (« Seyag » en hébreu) contre l'influence païenne. Elles sont tombées en désuétude avec la cause qui les ont provoquées.

Le dieu des Juifs n'est pas un dieu jaloux et terrible comme les Apions de l'antiquité et après eux des auteurs

[1] Exode XII, 49; Lév. XXIV, 22; Nombre XV, 15 et 16; Deut. X, 18; id. XXIV, 17, et beaucoup d'autres.
[2] Lév. XIX, 9, 33-34; XXV, 35, etc.
[3] Genèse XLVII, 9.

chrétiens le représentent. Le mot « Kanna » veut dire jaloux, mais aussi « zélé », comme nous venons de voir dans l'explication du mot zélateur « Kannaim ». Si ce mot est employé comme attribut de la Divinité, il a la signification de zélé, Dieu zélateur contre l'idolâtrie, considérée avec raison comme vice radical, comme source de tout mal. Le dieu de vengeance est le Dieu juste, rémunérant chacun selon ses œuvres. Comment voudrait-on concilier le Dieu jaloux et terrible avec les attributs de Dieu tels qu'ils sont énumérés dans l'Exode XXXIV, 6 et 7 et dans les Psaumes, XXXIV, 9; CXLV, 9, et avec les commandements qui ordonnent d'aimer son prochain comme soi-même (Lév. XIX, 18), d'aimer l'étranger (Lév. XIX, 34), de faire du bien à son ennemi (Exode XXIII, 4, 5 et autres), et qui défend de se venger, de garder rancune (Lév. XIX, 18), de haïr son prochain (id., 17)? Oui, il est jaloux de l'adoration accordée à ce qui en est indigne. Mais le tout est un anthropomorphisme, comme les expressions les mains de Dieu, les yeux de Dieu, la bouche de Dieu, etc.

Le droit mosaïque est au moins l'égal du droit romain et lui est supérieur sur bien des points. Mais pour le juger il faudrait l'étudier, et c'est ce que l'on ne fait pas[1]. Si on en parle, c'est toujours défavorablement, pour lui reprocher la peine du talion. Cette peine n'est énoncée dans le Mosaïsme que comme principe ou base de toute justice

[1] Il est étonnant que les langues sémitiques soient complètement négligées dans les quatre Universités belges, à l'exception de la chaire arabe à l'Université de Liège (érigée par le gouvernement hollandais).

dans les rapports des hommes entre eux. Mais cette peine n'a jamais été appliquée à la lettre, jamais.

Les lois sociales du Mosaïsme n'ont pas encore été surpassées. Les principes d'un socialisme sain et progressif y sont énoncés et appliqués. Certes, ces lois ne pourraient être appliquées à la lettre de nos jours. Les besoins, les conditions d'existence et les mœurs ont changé ; mais la justice et la charité, qui sont les bases de ces lois, devraient se retrouver dans toutes les législations. Qu'il me soit permis de mentionner quelques-unes de ces lois : l'institution du Sabbat, quel bienfait pour l'humanité en général et pour les ouvriers en particulier ! puis les lois énoncées dans l'Exode XXII, 24-27, dans le Lévit. XXV, 25, etc.; id., 47; Deut. XVI, 1 à 18; XXIV, 14 à 15; id., 16; puis encore les prescriptions concernant le traitement des animaux, Deut. XXII, 6, 7 ; id. XXV, 4[1].

Comme on voit, tous les grands principes de justice, de charité et de tolérance, les bases d'un socialisme sain, n'étaient pas seulement posés comme une sorte de déclaration des droits de l'homme, mais étaient consacrés par des lois positives. Les prophètes et les poètes les rappelaient au peuple, quand il les avait oubliés ou négligés. Ils le faisaient au péril de leur vie. Aussi, à l'époque qui nous a occupé, ces principes avaient passé dans les mœurs juives.

Il y avait des pauvres dans la Judée; cependant moins qu'ailleurs, — l'inégalité personnelle est une loi de la nature, — mais le paupérisme y était inconnu ; il y avait des

[1] Si l'esprit de la Bible dominait dans le monde, les sociétés protectrices des animaux n'auraient pas de raison d'être.

riches, mais point de syndicats de capitalistes. Il n'existait en Israël ni castes, ni classes, ni patriciens, ni plébéiens; les prêtres ne formaient pas une classe en dehors du peuple. Pour leurs revenus ils dépendaient même de la générosité du peuple[1]. Comme distinction, ils n'avaient que le service du Temple et sa garde et l'observation des lois de pureté et d'impureté (Lévit. X, 10 et 11); ailleurs les prêtres n'avaient aucune fonction de droit. Dans les synagogues — à l'exception de la bénédiction des prêtres (Nombres VI, 22-27) — et dans les écoles on pouvait se passer de leur concours.

Les rapports entre les habitants de Rome et les Juifs paraissent avoir été assez intimes à l'arrivée de ces derniers dans la Ville et quelque temps encore après la chute de Jérusalem, si on excepte quelques courts intervalles sous les empereurs Domitien et Adrien.

Les enfants des princes juifs, les Hérodiens, et ceux de la plupart des riches furent élevés à Rome, et certainement des relations amicales s'établirent entre les jeunes gens romains et juifs élevés ensemble, et, comme conséquence naturelle, entre les parents respectifs. Plusieurs princes juifs furent des amis intimes des membres des familles impériales et des empereurs eux-mêmes. Nicanor, général romain auquel Josephus s'était rendu, était son ami. Les Juifs fidèles critiquaient les riches de faire élever leurs fils dans la ville aux mœurs corrompues; ils leur appliquaient les versets du prophète Jérémie, II, 12 et 13: Cieux, étonnez-vous, frémissez d'épouvante et d'horreur, dit le Seigneur ; mon peuple a commis un double crime. Il m'a

[1] Deutér. XVIII. 1-5.

abandonné, moi source d'eau vive, pour se creuser des citernes aux eaux contaminées (philosophie grecque).

L'Agada nous rapporte des épisodes et des entretiens entre Juifs et païens qui prouvent que leurs relations étaient parfois intimes. Ce sont particulièrement des controverses religieuses entre rabbins et empereurs, entre rabbins et romains notables ou rabbins et philosophes grecs; mais ces récits sont plutôt du domaine des légendes que de celui de l'histoire.

Il en était de même dans les colonies établies hors Palestine et dans la Palestine même après la destruction de Jérusalem. Les relations entre les païens et les Juifs étaient empreintes de cordialité. La jalousie et l'envie des uns avaient perdu leur objet, et la réserve des autres avait cessé d'avoir sa raison d'être. On s'entendait bien et on s'occupait en commun des affaires de la ville et de la province. Les droits politiques et civils, c'est-à-dire le droit de cité ou la qualité de citoyen romain, leur étaient tacitement reconnus. Ces droits ne leur furent enlevés qu'à partir du commencement du IVe siècle, après la conversion des empereurs romains au christianisme. Les païens s'étaient montrés plus tolérants que les chrétiens[1].

[1] Constantin, Lib, XVI, Tit. VIII, lex III, Théodosius Lib. 1, Tit. IX, lex V, etc.

CONCLUSION

Ce travail serait vain, s'il n'avait pour but que de nous éclairer sur le caractère des Romains à l'époque sur laquelle notre critique s'exerce. Des auteurs de grand mérite ont traité ce sujet avant nous et, à notre satisfaction, sont arrivés au même résultat que nous. Montesquieu dépeint les Romains comme un peuple brigand, n'ayant jamais démenti le caractère qu'il a eu à son origine. — La louve a nourri de son lait leur premier ancêtre, et avec le lait lui a infusé son sang, son goût pour la rapine, la soif de sang et ses appétits pour la chair de ses victimes. Moïse paraît les avoir vus lorsqu'il s'écrie : « L'Éternel fera venir de loin, des extrémités de la terre, un peuple qui fondra sur toi d'un vol d'aigle, un peuple au visage insolent qui n'aura ni respect pour le vieillard ni pitié pour l'enfant. Il mangera le fruit de tes labeurs[1] ».

Mais on reconnaîtra peut-être quelque mérite à notre étude dans l'autre direction, dans la peinture du caractère juif, auquel peu d'auteurs chrétiens ont rendu justice.

Nous avons vu, du côté des Romains, leur immixtion injustifiable dans les affaires intérieures d'un peuple qui

[1] Deut. XXVIII, 49 et suite.

pour la culture leur était supérieur ; leur arrogance, leur cruauté, leur rapacité et leur soif de vengeance ; et du côté des Juifs, une défense énergique, héroïque, désespérée de leurs droits, défense légitime, imposée par le devoir le plus sacré, le patriotisme, et par le devoir non moins grand, de conserver leur civilisation, leurs coutumes et leurs mœurs.

Chez les premiers tout est condamnable, l'origine de la lutte, sa poursuite, les procédés employés et surtout les cruautés inouïes commises pendant et après la lutte. On ne pourrait reprocher aux Juifs que leur susceptibilité, parfois exagérée, dans l'appréciation des offenses ou des prétendues offenses à leur religion. Mais encore faut-il considérer qu'une nation virile, ayant conscience de sa dignité, ne peut souffrir qu'on porte atteinte à ce qu'elle regarde comme objet et but de son élection. Le peuple juif se croit investi d'une mission providentielle, il croit être l'organe d'une volonté supérieure, le porte-drapeau de l'idéal. Il ne pouvait souffrir d'en être détourné sous peine d'abdiquer et de renier son passé et ses espérances.

La Judée, comme État, n'existe plus, mais l'idée du monothéisme et sa résultante, la morale juive, vivent toujours. Bien impérissable, héritage inaltérable qui ont été emportés par les débris de la nation juive aux confins de la terre. Ces débris sont autant de grains destinés à germer et à porter des fruits selon les desseins de la Providence. Bien loin d'être les squelettes vivants de Renan[1], les débris épars du peuple juif sont des monuments vivants, des témoins (Isaïe XLIII, 10 et id. LV, 4) de

[1] Voir page 5.

l'œuvre de salut réservée à l'humanité. S'ils reconnaissent que les malheurs qui les accablent doivent être le creuset de leur épuration (Isaïe, I, 25), ils savent également que l'œuvre mystérieuse de leur destinée n'est pas accomplie, que ce que Pressel appelle le jugement de Dieu [1], c'est en vérité une source de bénédiction pour les peuples (Gen. XII, 3. Jérémie IV, 2 et autres). Ils savent en outre que ce que Mommsen désigne sous le nom d'idéal de l'emprisonnement de l'esprit par les prêtres [2], est en vérité l'idéal du libre arbitre (Deutér. XI, 26—28; id. XXX, 15, 19) et de la liberté d'interprétation de ses textes sacrés qu'aucune autre religion ne possède.

Après la chute de Jérusalem la lutte pour la suprématie continuait entre les païens et les Juifs jusqu'au moment où le christianisme vainqueur du paganisme, l'eut détrôné. Mais la lutte n'a pas cessé depuis, elle a changé de caractère. Le Messie est-il venu, le Messie n'est-il pas encore arrivé; ni Trinité, ni Monothéisme, voilà le nouveau cri de guerre qui retentit depuis 18 siècles et qui a fait couler des fleuves de sang et endurer des maux indicibles au peuple juif. Ce cri cependant n'a jamais été poussé par ce dernier. La civilisation moderne, conquête de la philosophie, tend à cicatriser ses plaies; mais ne réussit qu'avec beaucoup de peine et après bien des reculs vers la barbarie.

Car, rares sont les hommes qui, planant au-dessus des passions des partis, ne prennent conseil que de la conviction telle que l'enchaînement des faits la produit en eux; qui jugent avec impartialité, qui compatissent aux

[1] Voir page 5.
[2] Voir page 6.

maux des persécutés et des malheureux et réprouvent les persécuteurs. Ils sont rares ceux qui témoignent publiquement de leur sympathie pour la race juive, comme l'ont fait entre autres l'illustre M. Liagre, lieutenant-général, ancien ministre de la guerre et secrétaire perpétuel de l'Académie royale de Belgique, qui, peu de jours avant sa mort, a écrit qu'il éprouvait autant de sympathie pour la race juive qu'il avait de mépris pour les ignorants qui la persécutent, et M. Anat. Leroy-Beaulieu, membre de l'Institut de France dans ses articles « Israël chez les Nations », réunis en une brochure, publiée par Calman Lévy, Paris.

. . . .

Le Christianisme se montrera-t-il toujours hostile au Judaïsme, la fille continuera-t-elle à jalouser sa mère, la tyrannisera-t-elle à perpétuité? Ne serait-il pas temps qu'une réconciliation sincère eût lieu? la mère tend les bras, la fille refusera-t-elle encore de s'y jeter?

Une autre fille du Judaïsme, le Mahométisme, se tient également à l'écart et boude et sa mère et sa sœur. Pourquoi ces divisions, ces inimitiés, ces haines?

Quand verrons-nous l'accomplissement de la prophétie de l'antique voyant en Israël :

« Fils de l'homme, prends les deux branches, sorties du vieux tronc saint[1], réunis-les pour qu'elles ne forment qu'un seul arbre abritant l'humanité entière. La sève pleine

[1] Isaïe VI, 13.

de vigueur montera du tronc et apportera vie et force aux branches qui, fleuries et couvertes de feuilles, s'étendront jusqu'aux extrémités de la terre. La jalousie, la haine, la persécution seront bannies à jamais; l'alliance de paix, alliance perpétuelle, régnera en souveraine parmi les hommes [1].

Tous se soumettront aux lois éternelles de justice et de charité, ils ne formeront qu'un seul faisceau, un seul État, gouverné par l'éternel Idéal, l'éternel Beau, l'éternel Bon [2].

Le Messie attendu par Israël sera enfin venu.

[1] Paraphrase d'Ézéchiel XXXVII, 16, etc.
[2] Paraphrase de Zacharie XIV, 9.

Bruxelles, décembre 1892.

REGISTRE

S

T

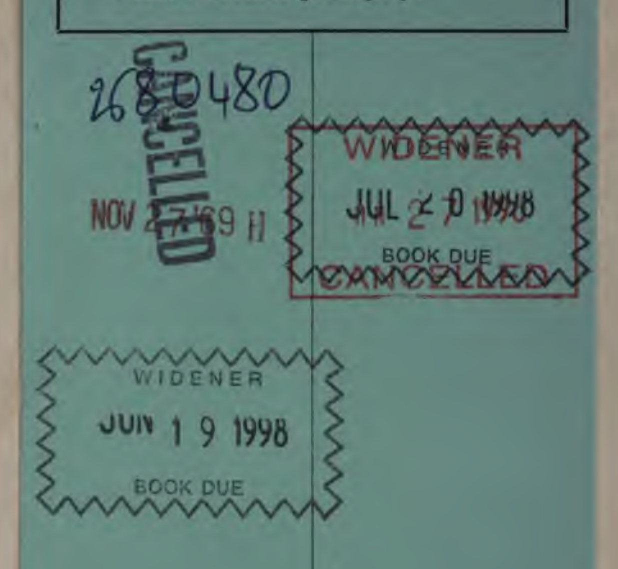
V

W

Z

TABLE DES MATIÈRES

Strasbourg, typ. G. Fischbach. — 5103


2680480
CANCELLED
NOV 27 '69 H
WIDENER
JUL 20 1998
BOOK DUE
CANCELLED
WIDENER
JUN 19 1998
BOOK DUE

